

FÉVRIER 1894

# FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & C<sup>ie</sup>, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.



# PARIS A NICE



SUCCURSALE

## Du Chocolatier PIHAN

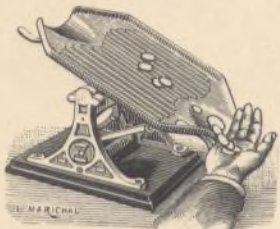
NICE, 12, Quai Masséna, NICE

Maison Mère à Paris, 4, Rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris

### AUX FORGES DE VULCAIN, PARIS



RAMASSE-MONNAIE  
BREVETÉ EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



Permettent de ramasser  
la monnaie en une seconde,  
que l'on soit ganté  
ou embarrassé de paquets.

Sur demande, envoi franco du Catalogue.

E. CHOUANARD, Ingénieur  
3, rue Saint-Denis  
ATELIERS : 18, RUE DU CLOître-NOTRE-DAME

#### CLASSEURS DE CORRESPONDANCE

(FABRICATION FRANÇAISE)  
Nouveau système perfectionné breveté s. g. d. g.  
Classement et recherches rapides des  
lettres, factures, par ordre alphabétique et  
chronologique. — PRIX : depuis 4 francs.  
Avec nos sous-répertoires brevetés,  
chaque correspondant peut avoir son dossier.  
Le Classeur "Chouanard"  
possède seul ces avantages.

#### BUREAUX-CLASSEURS



BUREAU MODERNE  
Article très soigné  
FABRICATION FRANÇAISE

### FABRIQUE D'EVENTAILS



Exposition universelle 1867  
Médaille de 1<sup>re</sup> classe.  
LE HAYRE 1868.

#### HTE TEMPLIER

Successeur de la M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> BETHMONT  
Fondée en 1772

9, Boulevard Saint-Denis, à l'entresol  
PARIS

ÉVENTAILS FANTAISIE EN TOUS GENRES ÉCRANS BREVETÉS S. G. D. G.

SPÉCIALITÉ POUR CORBEILLES DE MARIAGE. — RÉPARATIONS

Ecrans et fanilles préparés pour peindre. — Envoi franco du Catalogue illustré. — Choix d'Éventails adressés sur demande

## VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth  
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE  
Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889

#### CH. FAY

Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris

ET CHEZ TOUS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875

La Rosée-Crème n'est pas un fard.

La Rosée-Crème est la meilleure  
préparation pour entretenir et embellir  
le teint.

La Rosée-Crème assure à la peau  
l'éclat de la jeunesse et fait disparaître  
les rougeurs.

La Rosée-Crème se vend par fla-  
cons de 1 fr. 25, 2 fr. 50 et 4 francs.

A LA

## Parfumerie de la ROSÉE-CRÈME

46, Boulevard Haussmann

ET DANS

TOUTES LES BONNES PARFUMERIES

# La PATE EPILATOIRE DUSSEY

Détruit les POILS DISGRACIEUX sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de plusieurs Familles régnantes et des Milliers d'Attestations garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte pour le menton et les joues; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F<sup>me</sup> m<sup>me</sup>.) — Le PILIVORE fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. (Franco, contre mandat-poste de 20 fr. 85.)

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C<sup>ie</sup>.

Ayuntamiento de Madrid

DUSSEY, Inventeur, 4, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris, ET PRINCIPAUX COIFFEURS.

Papeteries du Marais.



# FIGARO ILLUSTRÉ

Février 1894

## SOMMAIRE

COUVERTURE : *Plaisirs d'Hiver*, par HARRY FINNEY.

*La Vie artistique*, par ARMAND DAYOT. — L'Exposition des aquarellistes Français, rue de Sèze : reproduction d'œuvres de Edouard Detaille, Madame Madeleine Lemaire, Maurice Leloir, Gilbert, Clairin.

L'Exposition des aquarellistes Hollandais au boulevard des Capucines : reproduction d'œuvres de Israels, van Vrolyk, Mesdag, J. Maris, Neuhuys, Mauve, Bosboom.

*Les Livres*, par T. G.

*La Grange-aux-Belles, Chronique du XVIII<sup>e</sup> siècle* (première partie), par MAURICE MONTÉGUT, illustrations en couleurs de ADRIEN MOREAU.

*Le Chat d'Argent*, par JACQUES FRÉHEL; illustrations en couleurs de T. DEYROLLES.

*Le Plaisir à Paris : les Bals et le Carnaval*, par GUSTAVE GEFFROY; illustrations en couleurs de TOULOUSE-LAUTREC.

*Le Carnet de Voyage de Mademoiselle Madeleine*: Nice et Monaco; reproductions directes photographiques en couleurs.

*Un Attentat*, par WILLY; illustrations de DOËS.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

*La Fleur préférée*, par MAYNARD BROWN.

*Indiscrètes*, par DELACHAUX.

## La Vie artistique

LES AQUARELLISTES FRANÇAIS A LA RUE DE SÈZE

Il faut bien le reconnaître : notre école française de peintres *in water colours* s'écarte chaque jour de plus en plus de la bonne tradition. L'aquarelle ayant des ressources relativement bornées, surtout pour des artistes qui ne sont pas en quelque sorte naturellement pourvus pour un art aussi particulier, le compromis s'impose vite et

franche, et où un effet passager, une impression fugitive est rapidement saisie, vaut mieux qu'une œuvre bâtarde, où l'artiste exprime laborieusement son sujet en appelant à son aide les subterfuges de la gouache.



EDOUARD DETAILLE. — EN POLOGNE, 1807.

l'on voit, là où tout devait être légèreté, fraîcheur, fluidité, transparence, se dessiner les pénibles reliefs de la gouache, qui alourdissent, disgracieux l'œuvre et lui enlèvent la plus grande partie de son charme.

Pour le véritable amateur, une aquarelle d'une exécution naïve mais



MADAME MADELEINE LEMAIRE. — DANSEUSE INDIENNE.

che, du crayon de couleur, de la plume, voire même du grattoir. Tout ceci me conduit à dire que les belles aquarelles, les aquarelles rares sont clairsemées dans les galeries de la rue de Sèze, où la seizième exposition annuelle des aquarellistes français vient de s'ouvrir.



Simultanément, s'ouvre Galerie Goupil, boulevard des Capucines, une exposition d'aquarelles d'artistes hollandais, à laquelle nous consacrons la seconde partie de cet article.

La coïncidence des ouvertures des deux expositions actuelles et la proximité des deux galeries va permettre aux amateurs d'établir une rapide comparaison entre les aquarelles françaises et les aquarelles hollandaises. Et je crains fort que dans cet intéressant tournoi la victoire ne reste pas à nos compatriotes. Ce ne sera pas un désastre, mais à coup sûr ce sera un échec, et je souhaite fort qu'ils tirent de féconds enseignements de la cause bien simple et bien naturelle qui l'aura motivé.

Et maintenant, qu'on me permette de dire que parmi nos exposants français il en est encore quelques-uns qui se souviennent des bons principes, et que la complète décadence de notre école d'aquarelle ne pourra être décrétée tant qu'elle aura des représentants comme Harpignies, Gaston Béthune, Zuber, Madeleine Lemaire, Maurice Leloir, Besnard, etc.

Ce dernier nous envoie d'Algérie, deux œuvres d'une haute importance inspirées par les danses des Ouled-Naijls, œuvres où le prestigieux talent de cet artiste s'est exercé avec une franchise, avec une sorte de voluptueuse liberté d'allures, dans l'expression des indéfinissables

attitudes et des frissons fugitifs des reflets. Ce sont là de belles aquarelles qui font le plus grand honneur à notre école. Hélas! les œuvres de cette qualité sont bien rares...



GEORGES CLAIRIN. — UNE MAISON A TANGER.

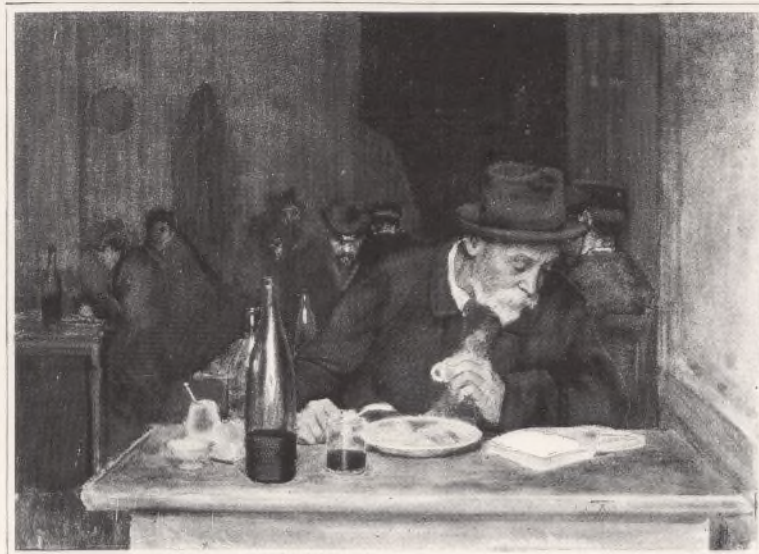
Voici M. Edouard Detaille avec une superbe série de cavaliers, destinés, me dit-on, à servir d'illustrations à un grand ouvrage militaire consacré à la cavalerie française sous le 1<sup>er</sup> Empire. Men-



MAURICE LELOIR — VOYAGE DE NOCE.

tionnons aussi les très spirituels envois de M. Victor Gilbert, dont l'un des meilleurs, *le Bibliophile*, est reproduit à cette page; les souvenirs d'Orient de Clairin, chez qui la nostalgie du soleil africain s'accroît chaque jour davantage, en lui inspirant d'ailleurs de très intéressantes compositions; le calendrier mystique de M. Guillaume Dubufe d'un sentiment si délicat; la gracieuse bayadère de Madame Madeleine Lemaire; les vues de la campagne de Rome de Français, qui se plaît, lui aussi, à faire de mélancoliques pèlerinages à travers les lieux traversés autrefois, il y a bien longtemps, pendant la belle et riante jeunesse; et il en revient chargé de souvenirs poétiques et charmants; les claires et fraîches marines de M. Maurice Courant; les jolies vues de Paris, si pittoresques, quoique trop excessivement gouachées, et bien inutilement, de M. Luigi Loin; les très curieuses et tout à fait intéressantes miniatures de Madame Contal que nous recommandons tout particulièrement à l'attention du visi-

teur; les envois de M. Charles Meissonier, et surtout ses pêcheurs dieppois; les portraits de MM. Boutet de Monvel et Vibert; les vignettes très soignées de M. Emile Adam, commandées à cet artiste pour l'illustration de *Un cœur simple* de Flaubert; les remarquables



GILBERT. — LE BIBLIOPHILE.

dessins de MM. Friand et Lhermitte; les envois de MM. Roger Jourdain, Adrien Moreau, Escalier, Rivoire, Rochegrosse, Max Claude, Bourgain, Cuvillon, Toudouze, Roulet, Tenré, Lecomte... etc.

Grand Dieu! J'allais oublier les délicieux minets de M. Lambert et les toutous de M. de Pène, qui font, ma foi, très bonne figure, au milieu de toutes ces trop jolies choses.

## LES AQUARELLISTES HOLLANDAIS AU BOULEVARD DES CAPUCINES

MM. Boussod et Valadon viennent d'inaugurer dans leurs somptueuses galeries du boulevard des Capucines, la série de leurs expositions artistiques, par une superbe réunion des aquarelles les plus remarquables des artistes hollandais contemporains. A l'heure où notre esprit national, trop longtemps renfermé dans la contemplation exclusive de ses qualités natives, cherche enfin, avec une curiosité presque fiévreuse, à se vivifier, à se rajeunir par l'étude des chefs-d'œuvre étrangers, cette manifestation d'art faite en plein Paris ne peut être que très favorablement accueillie, car elle sera pleine de révélations imprévues et de féconds enseignements.

Que MM. Boussod et Valadon généralisent leur programme d'exposition en nous faisant voir tour à tour les aquarellistes scandinaves, anglais, italiens, espagnols... et ils auront fait une œuvre utile et bonne, dont se réjouiront non seulement les curieux de choses d'art, les amateurs délicats, mais aussi les artistes.

Du spectacle de ces œuvres soigneusement choisies et exposées collectivement dans un cadre digne d'elles, au lieu d'être individuellement noyées dans la cohue marécageuse des Salons, nos peintres retireraient en effet d'aussi profitables bénéfices que ceux recueillis par nos écrivains dramatiques au spectacle des pièces étrangères représentées sur la scène du théâtre libre. Ceci n'est plus de la vulgaire concurrence, c'est de l'exemple, et il est de plus en plus indispensable que nos artistes, trop souvent attardés dans le respect infertile de traditions surannées, sachent qu'ils ont aujourd'hui, au delà des frontières, de brillants rivaux, armés de toutes pièces, qu'aucune

tradition ne gêne, dont la liberté des efforts n'est paralysée par aucun vain espoir de médailles, mentions... ou autres puériles distinctions, et sur lesquels ne pèse aucune impérieuse autorité académique.

L'antiquité, il faut le reconnaître, sans trop s'en plaindre, tient une place si modeste, qu'on pourrait la dire presque nulle, dans l'inspiration des peintres hollandais. — Ils sont demeurés ce qu'étaient leurs glorieux ancêtres, de subtils et sincères admirateurs de choses de leur temps, des peintres très émus de la nature. — Simples et francs ils ont le secret de nous intéresser aussi vivement à l'anecdote d'un rayon, au drame platonique d'une ombre, que d'autres pourraient le faire en nous peignant la colère d'Achille ou la douleur d'Orphée. Un pauvre intérieur dans lequel fait irruption par la fenêtre ouverte un jour humide et froid, un rayon filtrant à travers des rideaux d'indienne dans lesquels soudain une flore criarde s'allume; des petits enfants jouant dans une chambre étroite, à l'atmosphère alourdie par la chaleur d'un poêle qui rougeoit, une forge que traverse un rais poussiéreux de soleil; des repas de famille à la lueur de la lampe... il ne faut pas de plus extraordinaires aventures pour séduire ces peintres aimables et pour nous arrêter longtemps devant tant d'œuvres d'une bonhomie charmante et d'une attachante sincérité.

Fait à signaler, une sorte de gravité chaste règne dans toutes leurs œuvres. — Dans leurs gras paysages au-dessus desquels roule l'amas chaotique des nuages amoncelés, pas une ombre de ces petites idylles réalistes si chères aux ancêtres. Un moulin à vent qui agite lugubrement ses larges ailes sous le ciel noir, de lourds chalands



glissant lentement à travers les berges herbeuses des prairies, un troupeau de vaches paissant sous la garde d'enfants sérieux et graves... Puis c'est tout. Où sont les délirantes kermesses d'Ostade et de Cor-



A. MAUVE. — RETOUR A LA BERGERIE.

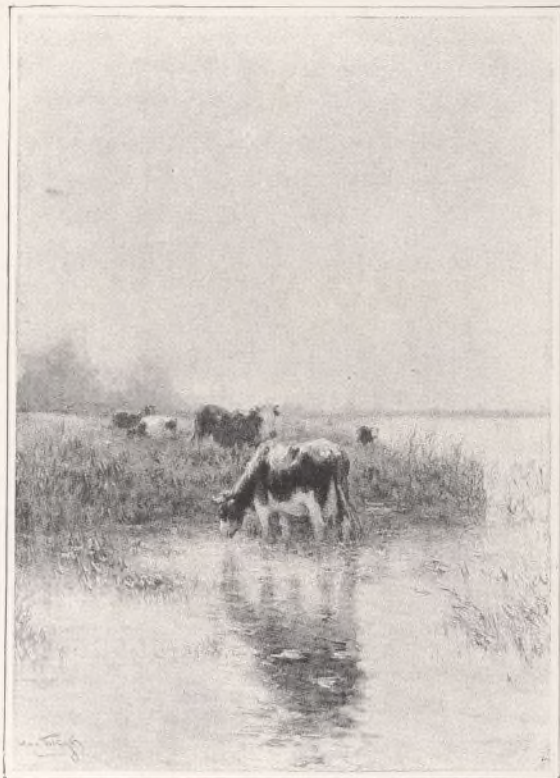
nelis Dusart, ces bruyantes fêtes de la chair, se déroulant en extravagantes farandoles dans des paysages calmes et clairs?

Qu'ils peignent la pleine nature ou des intérieurs, leur volonté de caractériser la vie de leurs contemporains par une tranquille représentation de scènes familiales d'une douce intimité est toujours aussi visible. *La Gazette*;

*l'heureuse famille*; *l'école de couture*; *jeune fille offrant des bluets à la Vierge*; *la lecture de la Bible*, etc., voilà leurs sujets préférés.

Que nous sommes loin des cabarets tapageurs où, au milieu de la fumée des pipes et de la vapeur des chopes, les joyeux drilles de Jean Steen, de Brauwer et de Metz, caressaient à pleines mains les appas opulents des peu farouches servantes néerlandaises!

Je fais cette remarque, en passant, sans manifester aucune



VAN VROLYK. — PATURAGE SUR LA MEUSE.

préférence pour l'idéal si dissemblable des anciens et des modernes. La joie et la mélancolie sont deux sources d'inspiration également nobles. L'essentiel est d'exprimer d'une façon savante et originale son sentiment et sa vision. Et, je dois reconnaître qu'ici les descendants se



NEUHUYS. — LA GAZETTE.

montrent tout à fait dignes de leurs ancêtres qui leur ont légué, précieux héritage, leur vigueur généreuse et leur originale sincérité.

L'exposition qui vient de s'ouvrir est très importante. Elle comprend tout près de 150 aquarelles et beaucoup sont signées : Mauve, J. Maris, Artz, Mesdag, J. Israëls, Neuhuys, Blommers, etc.

A côté de ces noms universellement célèbres, nous en relevons d'autres, d'une notoriété plus locale, mais que cette brillante exposition va mettre en pleine lumière. Voici M. Jan van Essen avec deux

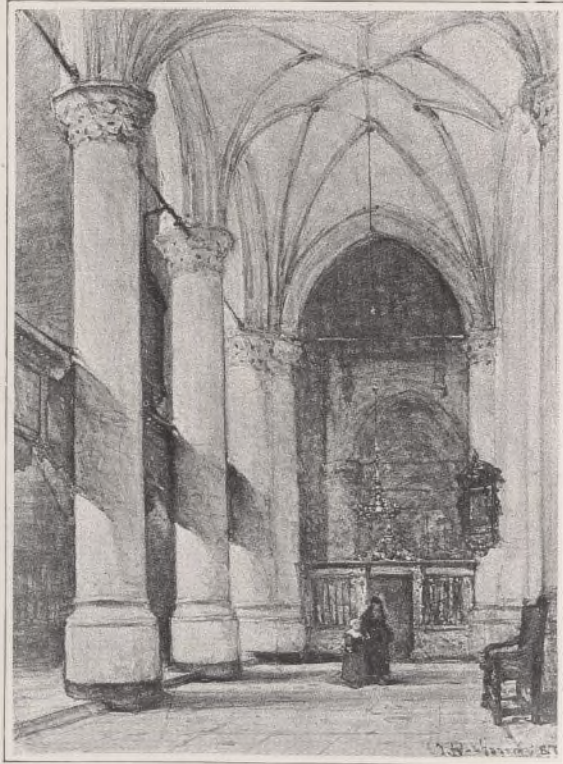


J. MARIS. — LA CATHÉDRALE DE DORDRECHT.

minuscules paysages où se trouve enfermée, dans une exécution d'une étonnante délicatesse, toute la mélancolie plaintive de l'hiver. M. van Essen est un poète attendri, de la famille de Corot, mais un poète des crépuscules brumeux et non des matins argentés; M. Stort-

tenbecker expose un vigoureux paysage traversé par un troupeau de vaches d'une allure franche et d'une belle facture. Voici un véritable petit chef-d'œuvre de M. Offermans. Oh! le sujet est bien simple: un modeste intérieur d'artisan éclairé par une large fenêtre ouverte sur la campagne. L'unique personnage de la composition, un homme en blouse, travaille à un établi, debout, faisant face à la campagne, toute ruisselante de soleil et baignée d'air.

Cette petite aquarelle, d'un sentiment si vrai, est d'une exécution limpide et franche qui charme et réjouit l'œil. Nous la recommandons tout particulièrement au visiteur. Elle est cataloguée sous ce titre: *Menuisier de village*. M. van Mastenbrook nous montre une vue d'un canal à Rotterdam, jour de marché. Belle aquarelle largement traitée, pleine



J. BOSBOOM. — INTÉRIEUR D'ÉGLISE.



H.-W. MESDAG. — BATEAUX A L'ANCRE.

de couleur et de mouvement. M. Kever expose un intérieur. Dans les ténèbres lumineuses d'une chaumière timidement éclairée par un imperceptible rayon de jour, trois enfants s'escriment sérieusement à peler des pommes de terre. Comme on le voit, le sujet n'a rien d'épique, mais le jeu de lumière est si habilement rendu, les attitudes, empreintes d'une gravité comique des trois petits travailleurs sont d'une si spirituelle et si naïve réalité, qu'on s'attarde volontiers



devant cette œuvre charmante qui sera, sans aucun doute, très remarquée.

L'inspiration de M. Donders est plus mondaine. Son personnage, au lieu de se livrer à une besogne infime s'abandonne dans une pose de lassitude gracieuse à de longues rêveries. C'est une jeune et jolie femme vêtue de blanc, et légèrement renversée sur une chaise longue, à moins que ce ne soit un sofa, un canapé ou un divan... car la figure se détache seule dans un décor sans accessoires, sur un fond de fantaisie fait d'une chaude harmonie mordorée. Cette note élégante est d'ailleurs assez rare dans l'école hollandaise actuelle, qui se complait davantage dans la représentation de la vie intime des humbles.

Au cours de ma promenade artistique, mon regard est parfois arrêté par des œuvres signées de noms de femmes, et ce ne sont pas les moins bonnes. Mentionnons en passant, le *Mois de Marie* de Mademoiselle Wally Moës, et le *Vieil arbre* de Madame Bilders van Bosse.

Puis ce sont les claires natures mortes de Kamerlingh Onnes, d'une transparence et d'un éclat si singuliers, les lugubres et tragiques paysages d'hiver de de Swart, les gros et humides pâturages de Vrolyk, ou s'enfoncent jusqu'au ventre de lourds troupeaux de vaches; les jolis tableaux de genre, d'un accent si pénétrant, de Neuhuys; les troupeaux de Mauve, errants dans de si superbes décors de nature; les scènes de genre d'Artz d'une si touchante intimité; les vues si magistrales de J. Maris, et entre autres son admirable cathédrale de Dordrecht; les scènes enfantines de Blommers; les paysages lumineux de Roelofs; les intérieurs d'église de Bosboom; les pêcheurs de J. Israëls; les admirables marines de Mesdag, avec la large houle de ses flots épais, où dansent de lourdes barques, et qui semblent rouler toutes les vases de l'Escaut. pendant qu'au-dessus d'eux se déploie un vaste ciel d'un azur limpide, gaiement traversé par des blancs troupeaux de nuages.

J'en oublie sans doute, dans cette revue forcément rapide, et nécessairement résumée. Mais cette simple énumération n'indique-t-elle pas suffisamment que les organisateurs de l'exposition des aquarellistes hollandais ont voulu faire grand et convier Paris à une véritable fête artistique?

Et maintenant, qu'ils nous permettent de leur conseiller de ne pas s'arrêter en si bon chemin, et, après nous avoir fait connaître et admirer les maîtres de l'aquarelle hollandaise, de nous inviter à une nouvelle exposition de ce genre si charmant, et où figureront cette fois des œuvres signées des noms de Kroyer, d'Allan Osterlind (un jeune maître dont on parlera bientôt), d'Edelfelt, de Zorn, de Johansen, de Petersen, de Skredsvig, de Carl Larson, de Nils Forsberg, de Bergh, Werenskiold, Anna Ancher, Ventzel, Eyolf soot... et de tant d'autres. Dans ces exhibitions d'œuvres d'artistes trop peu connus en France, que d'agréables surprises pour l'amateur, et que de profitables leçons pour nos aquarellistes français, qui n'ont certes plus rien à apprendre au point de vue du métier qu'ils ont épuisé jusqu'aux plus coupables subterfuges, mais qui auront tout à gagner en voyant l'aquarelle redevenir en très grande faveur, grâce à la franchise simple, j'allais dire naïve, de son exécution.

ARMAND DAYOT.



ISRAËLS. — RACCOMMODAGE DES FILETS.

## Les Livres

La nécessité de présenter à nos lecteurs les livres d'étranges au début de la nouvelle année nous a mis fort en retard vis-à-vis des ouvrages intéressants qui se sont accumulés sur notre table. Heureusement que la plupart de ces livres sont de ceux qui peuvent attendre. Commençons par la librairie Charpentier et Fasquelle, où, comme toujours, la production est plus forte que partout ailleurs. *L'Astre noir*, de M. Léon Daudet, est un ouvrage d'une haute portée philosophique, qui achève de classer son jeune auteur parmi les meilleurs romanciers. Quelle haute et magistrale puissance dramatique Banville déploie dans *Esope*, la comédie posthume du délicat poète, dont on attend toujours la mise à la scène; quel art infini dans cette évocation du célèbre fabuliste grec! Voici, réunis en une élégante plaquette, les poèmes exquis des plus illustres poètes russes, depuis Pouchkine jusqu'au grand-duc Constantin — mis en vers français par Catulle Mendès. Le roman de Jean Dalbret, *Cousine Hélène*, que précède une charmante préface d'André Theuriot, s'adresse surtout à ceux qui préfèrent aux brutales péripéties d'un drame à sensations les intimes tragédies du cœur. Citons encore une curieuse étude de mœurs basques, *Don Ignacio*, par A. Galice, et l'amusant volume de Guy Tomel : *Le bas du pavé parisien*, qui nous initie aux mille et un petits métiers de la capitale et nous fait faire connaissance avec le monde spécial des escarpes et des escrocs qui évoluent autour de la Préfecture de police.

Nous n'avons plus à faire l'éloge du livre de Frédéric Masson, *Napoléon et les femmes*, paru chez Ollendorf : le grand succès qu'il a obtenu en feuilleton dans le *Figaro* ne nous permet pas d'insister sur le mérite de l'ouvrage. M. Frédéric Masson a ajouté au volume une introduction qui en double l'intérêt.

A signaler, deux beaux romans chez Calmann Lévy, *Cristal fêlé*, de M. J. Ricard, et le *Roi de la Création*, de M. E. Cadol, pleins de fines observations sur le monde des cercles et celui de la politique. Egalemeut, chez le même éditeur, *France et Russie*, roman historique, recueilli par le comte de Saint-Aulaire dans les papiers d'un émigré et qui se place entre les années 1791 et 1801.

Le roman ne chôme pas davantage à la librairie Flammarion, grâce à M<sup>me</sup> Hector Malot, avec le *Prince*, et à MM. René de Pont-Jest et de Caters, le premier avec l'*Agence Blosset* et le second avec *Revanche d'Amour*, trois ouvrages bien personnels, appelés au même succès. Ne quittons pas la maison Flammarion sans mentionner une jolie brochure : *Batignolles-Clichy-Odeon*, d'Emile Dartès, illustrée par Gorguet. C'est, paraît-il, le commencement d'une série de plaquettes artistiques qui paraîtront sous le titre général de : *Contes en omnibus*.

Sous ce titre : *Mon franc-parler*, M. F. Coppée a réuni en un volume paru chez Alph. Lemerre les chroniques qu'il écrit dans les feuilles quotidiennes. Le poète y parle sur le ton sensé et aimable qui lui est habituel, en émaillant ses histoires de souvenirs attendris.

Les *Mémoires du général baron Thiébault*, publiés d'après le manuscrit original par Fernand Calmettes, ont obtenu un gros succès de librairie chez E. Plon. Passant du grave au moins sévère, citons encore avant de terminer, la *Petite bucheronne*, souvenirs du Morvan, recueillis par MM. A. Pugeault et A. Gaudrey (Paul Dupont, éditeur), un amusant volume de MM. Pierre Weber et Willy, les *Enfants s'amusent* (chez Simonis Empis) et le *Bouchon de paille*, un roman de M. Maurice Montégut, paru chez Dentu.

L'apparition d'un livre de Déroulède est toujours une satisfaction pour les honnêtes gens : elle nous rappelle que nous sommes Français, malgré l'invasion du cosmopolitisme et de l'internationalisme. Saluons donc cette quatrième édition des *Chants du paysan*, éditée dans un élégant format par Calmann Lévy. — T. G.

Le *Tout-Paris*, édition de 1894, est actuellement en vente. C'est intéressant et utile recueil, aujourd'hui à sa dixième année, renferme les noms et adresses d'environ 30.000 personnes appartenant à l'aristocratie, à la haute bourgeoisie, au clergé, à la magistrature, au monde politique et littéraire, à l'armée, etc., etc. C'est l'annuaire par excellence de la société parisienne.

Les renseignements qu'il contient sont classés par noms et par rues et sont suivis d'un dictionnaire des pseudonymes, tenu à jour.

Le tout forme un beau volume in-8° relié, du prix de 12 francs. A. La Fare, éditeur, 55, chaussée d'Antin.

Les photographies de Nice et de Monaco qui illustrent le *Carnet de voyage de Mademoiselle Madeleine*, dans le présent fascicule, ont été exécutées par M. J. Lévy, 28, avenue de l'Opéra, à Paris.

## PIHAN A NICE

Nice, la reine des stations hivernales, Nice, qui pendant de longs mois devient le centre de réunion de toute la haute société, attirée par son climat merveilleux et ses fêtes si attrayantes, Nice qui cherche et captive toutes les élégances, ne pouvait se passer de Pihan.

Les Parisiennes qui sont habituées à venir demander dans les salons du faubourg Saint-Honoré, 4, ces bonbons en chocolats uniques au monde, plus savoureux que l'ambrosie chantée par les poètes grecs, les étrangères qui ont pris, elles aussi l'habitude de s'approvisionner chez le grand chocolatier parisien, se demandaient depuis longtemps comment, à l'exemple des autres principales maisons de Paris, Pihan n'ouvrait pas, pour la saison, une succursale à Nice. Cédant à leurs désirs, à leurs sollicitations, Pihan a consenti et, maintenant le « Tout-Paris à Nice » dont on peut voir le groupement à la salle Rumpelmeyer, est complet. Parisiennes et étrangères n'ont plus rien à désirer.

C'est dans un des splendides magasins qui s'ouvrent sur le quai Masséna, dans le quartier élégant, à deux pas de cette avenue de la gare qui est pour Nice, ce que le boulevard des Italiens est pour Paris, que Pihan est venu s'installer. L'inauguration de ces magasins a été une vraie solennité mondaine. Toutes les jolies gourmandes, amoureuses des délicatesses dont Pihan a le secret, sont allées grignoter le *Magenta*, *Solférino* et les *Bouchées-Pihan* que rien n'a pu détrôner, ni même égaler jusqu'à présent. Au régal de la bouche, se joint le régal des yeux, car rien n'est adorable comme ces étalages de sacs, ridicules, bourses, où la dentelle, le velours, la soie et l'or, étincellent au beau soleil de Nice, au milieu de la végétation luxuriante du midi, qui semble créée tout exprès pour faire valoir les admirables créations de celui qu'on a justement baptisé le Roi des chocolatiers et le chocolatier des Rois!

JEANNE DE CÉRAN.

## LE FIGARO ILLUSTRÉ

De 1893

RELIÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Formant un magnifique volume d'Étrennes et contenant près de 300 pages illustrées en couleurs, 12 couvertures et 27 fac-simile hors texte en couleurs, dont cinq en double format, est en vente chez tous les libraires.

Prix : 42 francs.

Envoi franco en France pour les demandes adressées à M. Hazard, 8, rue de Provence.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENE VALADON.

Imprimerie chromotypographique Roussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.





# La Grange-aux-Belles

CHRONIQUE DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

PAR MAURICE MONTÉGUT



I

Il **Y** ÉTAIT, aux portes de Versailles, un cabaret fameux en ces temps-là ; dans la saison des chasses, lorsque le Roi habitait le château, la Grange-aux-Belles était le rendez-vous des officiers aux gardes et des jeunes seigneurs, amis des bons vins et des poulardes grasses.

Ils y venaient en joyeuse compagnie ; et, chaque soir, on dansait au violon dans une grande bâtisse attenante à l'hôtellerie, ancienne grange transformée en salle de bal ; c'est de là, sans nul doute, que venait le nom allégorique de la Grange-aux-Belles.

L'endroit, malgré son tapage, restait de bon ton ; on pouvait y souper sans être

compromis. Le vieux Duc de Richelieu y avait ses habitudes ; des familles nobles s'arrêtaient, parfois, en parties fines et par curiosité. Pendant que les hommes s'attardaient à la table, les jeunes femmes, les jeunes filles, de leurs yeux grands ouverts, contemplaient les diverses sociétés ; un petit parfum d'aventure leur montait aux narines ; elles s'en grisaient, bien qu'honnêtes, tant le fruit défendu — à distance — garde, pour les plus chastes, de prenante attraction.

C'était joli et gai, réservé aux riches, car la carte était chère, puisqu'en même temps qu'un souper on avait de la musique et du spectacle.

Or, le matin du 22 avril 1769, plus que jamais encore, la foule fut compacte dans les salles du cabaret, même dans les jardins, où des lilas précoces commençaient à fleurir au-dessus des tonnelles.

C'est que, ce jour-là, avait lieu à Versailles la présentation de la comtesse Dubarri à la Cour assemblée. Il y avait des mois que cette cérémonie se retardait sans cesse, mais, enfin, le Roi s'était brusquement décidé, et la noblesse accourait de partout pour saluer la Favorite et plaire à Sa Majesté.

« La journée des échine ! » avait dit Richelieu.

Une salle du rez-de-chaussée, meublée de quatre tables, était comble, quand l'hôtelier apparut, effaré ; il avait nom Jobardinet, était gros et brave homme, toujours de bonne humeur, puisqu'il faisait fortune.

Il cria : « Pierre, Baptiste, François !... vite, encore une table, ici, pour ce jeune gentilhomme ! »

Et pendant qu'une cinquième table, apportée en hâte, se garnissait d'une nappe et d'un couvert, le jeune gentilhomme, désigné de la sorte, se débarrassait lentement de son manteau, de son chapeau, de son épée, en promenant alentour des regards curieux.

Très jeune, en effet, gentilhomme à coup sûr ; tout le proclamait tel : son costume, la finesse de ses traits, la blancheur de ses mains et la sûreté de son maintien.

« Monsieur le marquis désire?... » interrogeait un valet empressé.

— Je ne suis que baron, répliqua très haut le nouveau venu, baron comme l'était mon père, comme mes aïeux depuis mille ans... le baron de Croix, tout court... Et je me plais ainsi... Servez-moi du meilleur, rapidement, j'ai faim. »

Des quatre coins de la salle, on considérait le nouveau personnage ; les conversations s'arrêtaient. Et de cet examen réciproque, voici ce qui ressortait, pour l'agrément de notre histoire :

A la meilleure place, contre la fenêtre, se carrait un capitaine du régiment de Beauce, entre trois sires quelconques qui semblaient à ses dévotions et deux demoiselles, jolies sans doute, mais d'air évaporé ; ce capitaine s'appelait Jean Combre des Encombrailles, sortait de petite noblesse, vivait sans grand argent, payant plus d'audace que de monnaie, redouté des hôteliers, qu'il rançonnait et rossait au besoin, si quelque chose allait contre son gré, c'est-à-dire lorsqu'on semblait surpris qu'il pût quitter l'auberge sans régler sa dépense. Il était grand, gros et fort, de voix rude et d'aspect vulgaire. Cependant, il plaisait aux femmes, surtout aux demoiselles, dans le genre de ses deux compagnes du jour, qu'il interpellait tout haut : « Lison-Liseron et Verdurette. »

Les trois autres convives s'étiquaient, paraît-il, Truffin, Ciboul et Sadiac ; c'étaient des clercs qui mangeaient à l'occasion et profitaient d'une aubaine. Ils gointraient, ce midi-là, sans arrêt des mâchoires, ripaillaient à ceintures lâchées, la bedaine en dehors ; s'empiffraient des viandes avec les doigts à plein gosier, puis lampaient à longs traits tout vin tiré, afin de déboucher les voies et recommencer plus à l'aise. Pour chaque mot que lâchait l'officier, ils riaient, gueule ouverte, montrant des nourritures.

Dès l'entrée, le baron de Croix déplut au capitaine, qui troussa violemment sa moustache et roula des yeux de braise.

A la seconde table, à droite, dinait le conseiller de Mareuil, avec sa fille Olympe, à laquelle, par ce beau matin, il présentait, pour la première fois, le monde élégant sous ses aspects joyeux. Le conseiller, très grave, expliquait à voix basse les personnages et leurs habitudes, car il avait beaucoup de connaissances un peu partout, avec une grande habileté à distinguer les caractères, d'après le seul examen des visages.

Sa fille l'écoutait, les yeux baissés, demi-clos, par une modestie d'autant plus remarquable qu'elle les avait fort beaux ; parfois, elle souriait discrètement en glissant une œillade furtive sur tel ou tel particulier que lui racontait son père.

La grande liberté des temps, puis aussi le mélange disparate



et bigarré des sociétés voisines, où il y avait à reprendre autant qu'à louer, excusait la présence d'une jeune fille de bon ton dans un pareil milieu. Elle semblait d'ailleurs s'y amuser en franchise, mais du moment que parut le baron de Croix, ses regards semblèrent se fixer et n'avoient plus qu'un but, tant, et naturellement, la beauté cherche la beauté, et la jeunesse la jeunesse, ceci pour le plus grand bien de l'avenir.

A trois pas en arrière, sur la gauche, quatre hobereaux de



province mangeaient de bel appétit, comme des gens qui trouvent bon tout ce qui leur est servi; ils buvaient d'un entrain égal, mais cependant ne s'en égayaient guère, et leur conversation se bornait, à peu près, à des propos pleins d'inquiétude :

« Mon pauvre Billourdan, disait l'un, je crois que tu nous as fourvoyés; pour être de si bel air, la maison doit saler ses additions encore plus que sa cuisine: on nous traite en gens de qualité; pour en avoir la mine, hélas, nous n'en avons point la bourse; je tremble à songer comment finira l'aventure.

— Hélas! répliquait Billourdan, j'avoue mon imprudence; je ne connais point Versailles plus que vous; si je vous ai fait entrer ici, c'est que l'odeur du festin m'a chatouillé les narines au passage. Dans nos provinces, on se régale à peu de frais, et mon école est pardonnable, mon non moins pauvre Richardet!

— Voici qu'on nous apporte de nouveaux plats encore, avertit avec terreur un troisième... Refusons-les, ce ne sera qu'honneur... Jamais les dix écus que nous possédons à nous quatre ne solderont tant de dépense.

— C'est congrument parler, Fillol, répondit Billourdan; mais... n'as-tu pas encore un peu faim?

— Hélas!... ici on mangerait durant l'éternité...

— Alors?

— Sans compter, prononçait à son tour le quatrième, que depuis une demi-heure nous sommes déjà certainement insolubles... Un peu plus, un peu moins, à la grâce de Dieu!... Le ventre plein, on digère la honte avec le reste, plus facilement.

Les trois applaudirent.

— Bravo, Lincel! tu as eu pour marraine Minerve en complotage avec Ulysse, et vraiment un tel vin ne se peut refuser!...

Et ils choquaient leurs verres, riant encore dans leur ennui, car ils étaient très jeunes et de bonne santé.

Quand le baron de Croix commanda du meilleur de sa voix impérieuse, ils levèrent la tête.

« En voici un, remarqua Fillol, qui sent sa poche pleine et sait en quelle monnaie il récompensera son hôte... C'est un bien heureux sire.

— Bast! conclut Billourdan, je le défie pourtant de mieux dîner que nous! A la nôtre, mes enfants! »

Enfin, près de la porte, étaient assis un bourgeois, indubitablement marchand de quelque chose et non moins certainement Juif, et Juif convaincu; il avait pour vis-à-vis un moine bon vivant, qui, en cela pareil à ses frères d'alors, jouait des dents et de la langue à la merveille...

A tout instant, ils se donnaient de leurs noms et qualités par la figure, avec un grand souci de politesse :

« Frère Sainte-Ampoule...

— Monsieur Kleischmann...

— Vous, un saint... Je crois qu'une petite commission...

— Un financier de votre sorte... Je crois qu'un léger pot-de-vin...

Ils s'entendaient au mieux et tentaient, sans nul doute, de se duper l'un l'autre.

Tels étaient les divers personnages que le jeune baron de Croix put contempler, dans l'intervalle du service; mais bientôt, lui aussi, laissa ses yeux attachés sur la table du conseiller de Mareuil

et ne s'occupa plus que d'Olympe, au grand dépit de Lison-Liseron et Verdurette, qui, dans leur aparté, le jugeaient à leur goût pour sa grande beauté et surtout son aisance d'homme à cassette sonnante.

Les conversations, un instant suspendues, avaient repris de partout à chaque table; on en revenait à l'événement du jour, à la présentation de madame Dubarri; elle devait avoir lieu après la chasse. On contait la longue résistance, l'opposition du Dauphin et des princesses, la perplexité de Sa Majesté, entre toutes les intrigues, le mécontentement de Choiseul, les espérances du duc d'Aiguillon et les calembourgs de Richelieu. On n'était pas sans quelque inquiétude sur la façon dont se passerait la cérémonie. On raillait aussi la marraine, madame de Béarn, dont la bonne volonté se payait cent mille livres, et la déception de madame d'Alogny, écartée au dernier instant.

Jean Combre des Encombrailles chantonnait des couplets de la Bourbonnaise, tout en se déclarant pour la Favorite, dont le beau-frère et l'inventeur, le comte Jean Dubarri, était un sien ami, bon compagnon s'il en fut, la main toujours ouverte. Le conseiller de Mareuil souriait en-dessous à ces propos qu'il entendait, sachant trop qu'il payait les générosités du sire, lequel tirait à vue sur les caisses d'Etat.

Le baron de Croix, tout seul dans ce grand bruit, tombait en mélancolie, oubliant son assiette. Il songait à lui-même, à la grandeur du monde, aux mystères de Versailles, à tout ce qu'il ignorait et qui l'épouvantait. Il remontait sa vie, avec de gros soupirs, bien que pourtant son sort eût dû paraître enviable, et justement, à beaucoup d'autres, fussent-ils déjà fournis.

Il se remémorait sa triste enfance isolée au fond d'une province, à côté de son père; dégoûté de vivre, humilié d'être le cadet pauvre d'une famille opulente et superbe; ses songeries d'adolescent, tressaillant au seul nom de Versailles, rêvant le bruit de la Cour, la gloire des camps, l'amour des femmes et le faste des grands seigneurs sans désirs. Puis son père était mort, et trois ans il l'avait pleuré. Mais la mort ne s'arrêtait pas là; ses oncles, ses deux cousins avaient fui cette terre, les uns après les autres, en quelques mois, l'un tué en duel, l'autre à la guerre; les derniers emportés aussi de morts violentes, d'accidents de chasse, de naufrage en mer. Il restait seul du nom, héritier de toute la fortune, maître des domaines, du mont et de la plaine et de vassaux sans nombre, riche immensément; et tout cela à vingt-trois ans...

Alors il s'était décidé à quitter ses terres, à venir à Paris, à Versailles, pour se produire, respirer le bel air et prendre rang parmi ses pairs, dans la jeune noblesse turbulente. Mais il ne connaissait âme qui vive; et, ce jour même, il débarquait, tombé là par hasard, sans même se douter de la cérémonie et n'ayant qu'un but, qu'une ambition, se créer des amitiés utiles, des camaraderies de bon ton qui le pousseraient et le présenteraient.

Mais comment agir? On ne peut cependant sauter au cou de ceux qui passent, ni arrêter les gens entre deux portes, fût-ce encore pour leur faire des civilités. Rêveur, il cherchait le moyen d'entrer en liaison avec des personnes habituées à la Cour.

Dans ce cabaret de la Grange-aux-Belles, qu'on lui avait indiqué comme le plus galant et le mieux fréquenté, il se sentait plein de respect pour quiconque; toutes ses allures de bravoure n'étaient

que témoignage de sa timidité; il voyait, dans ces vingt dineurs qui l'entouraient, autant de personnalités de marque, des seigneurs attirés; à les entendre causer du Roi, de la comtesse, il les croyait sur paroles et se félicitait d'être survenu dans cette compagnie.

Il eût voulu les aborder chacun, surtout le conseiller de Mareuil,





à cause d'Olympe sans doute; se faire aimer et devenir le compagnon de l'assemblée entière.

Il roulait cent projets sans s'arrêter à aucun, et l'heure passait; bientôt la société aurait quitté l'hôtellerie; il allait se retrouver perdu dans son isolement. Il fallait se hâter, trouver l'idée et la mettre en action. Il torturait sa cervelle sans que rien en jaillit; on servit les desserts. Il enrageait.

Subitement, il tressauta, sourit, manqua rire aux éclats, puis murmura: « Allons, ça y est, j'ai trouvé... Je ne suis pas aussi sot

que mon air de province... Je crois qu'après semblable politesse je récolterai un peu de gratitude ou tout au moins d'attention... Au fait, c'était facile, mais le tout est d'y songer. »

Sur ce, tirant sa bourse, il appela l'hôtelier. Jobardinet accourut, son bonnet dans la main; car l'odeur des ragoûts n'avait point émoussé son flair; il reniflait le parfum des écus à trente pas et mesurait son homme en un clin d'œil.

« Monsieur le baron m'a fait l'honneur de me demander en personne? »



— Oui, mon ami, répliqua Croix, penchez-vous, prêtez l'oreille, et, sur ce, faites bien attention à mes ordres, encore qu'ils vous puissent surprendre. »

Et, vite, le jeune homme marmottait quelque chose dans le cou gras de Jobardinet.

Celui-ci parut vivement étonné, ahuri même; il se grattait la tête en regardant autour de lui.

Il machonna: « Le conseiller s'en fâchera peut-être... Les autres!... Bast... ce jeune seigneur s'annonce comme un royal client et Mareuil n'est qu'un pingre... »

Puis, plus haut, au baron qui fronçait déjà ses noirs sourcils: « C'est entendu, monseigneur, il en sera fait comme vous l'entendez... Mais il peut y avoir des suites à l'aventure, je vous préviens... car c'est vous, et non moi, qu'elles intéresseront... »

— Ceci est de trop, brave homme, je sais répondre à qui me parle, quelqu'en soit le ton... Allez et faites! »

Jobardinet disparut. Le baron reprit son épée et s'accota au mur, balançant sa chaise, attendant l'exécution de ses ordres et ce qui devait en découler.

L'attente fut brève; à toutes les tables on desservait. Le premier — et pour cause — le conseiller de Mareuil demanda qu'on lui donnât sa note.

A cet appel, à ces mots, Jean Combres des Encombrailles éclata de rire.

« C'est vrai, voici venu l'instant critique, le quart d'heure du divin Rabelais, la seule ombre au festin... Comme d'ordinaire, je vais payer en belles paroles. Les trois clercs, ses compagnons, souriaient jaune, sans grand émoi, puisqu'ils avaient le droit de se prétendre conviés. Mais Lison et Verdurette, au fond, étaient choquées, malgré leur habitude des manières de Jean, et s'enuyaient à l'idée d'un scandale devant la société.

Billourdan, Lincel, Fillol et Richardet, suant froid, se démenaient sur leurs sièges, ne sachant qu'inventer et se donnant au diable.

Le moine et le Juif, sans tirer leur escarcelle, se disputaient, dans un beau tournoi de courtoisie, à qui paierait la dépense. L'un et l'autre, dans le fond, étaient bien décidés à ne pas lâcher un petit écu.

Le conseiller réitéra son appel, en choquant du couteau son assiette, impérieusement.

Alors, un valet de salle se décida à paraître et déclara, en refusant l'argent, « que tout était payé, tout, tous les diners des personnes présentes, que nul ici ne devait plus un liard. »

Il y eut une stupeur; nul ne comprenant, tous s'entre-regardaient avec des yeux ahuris.

« Est-ce la comtesse Dubarri qui régale? interrogea des Encombrailles. »

Un gros rire passa de table en table; mais le baron de Croix s'était levé, et saluant d'un grand geste, très noble en vérité:

« Non, mesdames, non, messieurs, ce n'est pas la comtesse Dubarri, c'est le baron de Croix, c'est moi et pas un autre, comme vous le permettez, j'espère! »

La surprise grandissait; il y eut un silence, puis la voix du conseiller sonna, hautaine:

« Mais, enfin, de quel droit, s'il vous plaît, monsieur? »

— Oui, de quel droit? » répéta violemment le capitaine au régiment de Beauce, qui se dressait tout droit, renversant sa chaise, la main à son épée.

Cela semblait tourner assez mal, mais les quatre pauvres seigneurs de province, délivrés d'un grand péril, se concertaient entre eux.

« Ce jeune homme, disait Billourdan, fait preuve d'un noble cœur, peut-être a-t-il surpris au vol nos propos inquiets; pour ne point nous faire l'affront de payer pour nous seuls, il paye pour tout le monde. Si ce vilain matamore à moustache rousse lui cherche querelle, qu'en pensez-vous mes amis? nous serons à ses côtés, n'est-ce pas? »

— Parole d'honneur, je lui voue une éternelle recon-



naissance et le prouverai à l'occasion, répondit Richardet. »  
Les deux autres approuvèrent avec vivacité.

Le moine et le juif, sans plus de vergogne, remerciaient à voix haute : « Nous restons vos obligés, Monseigneur, et dans la mesure de nos petits moyens, nous vous sommes acquis, le jour qu'il vous plaira... »

— De quel droit ? » réitéra encore des Encombrailles, en allant au baron.

Celui-ci, sans s'émouvoir, le contempla des pieds à la tête et prononça d'un ton très sec :

« A vous, je répondrai que j'ai fait ce qui m'a plu, sans souci des conséquences, beau sire, — aux autres, je déclare qu'étant

seul en ce monde et fort désireux de me faire des amis, j'ai choisi le premier moyen qui s'est offert à moi. J'ai le regret de voir que certains s'en courroucent; j'ai agi de grand cœur... »

Puis, tourné vers le conseiller et la belle Olympe, il continuait.

« Oui, de grand cœur, et si mon action n'est pas conforme au bon goût, au beau ton, vous m'excuserez, mademoiselle et monsieur, à cause de ma grande jeunesse et de mon ignorance des choses de la Cour. Je suis de province, et m'en corrigerai avec l'aide et les conseils des gens de qualité, s'il leur plait tout au moins de me servir de guides. »

— J'accepte vos explications, monsieur le Baron, répondit noblement Mareuil, mais n'aimant pas rien devoir à per-



sonne, je vous prie à souper pour demain. J'habite Versailles. »

Et, sur ces mots, il sortit, entraînant sa fille, non sans qu'elle eût répondu aux révérences du jeune homme, redevenu joyeux.

Le frère Sainte-Ampoule s'esquivait à son tour, escorté de son compère l'hérétique, aussi pressés l'un que l'autre d'échapper à une bagarre qu'ils prévoyaient.

Jean Combre reprit aussitôt sa chanson.

« A présent que nous sommes entre nous, entre hommes, car Lison et Verdurette ont des cœurs masculins, parlons peu, parlons bien. Vous venez de m'insulter gravement, mon petit seigneur, et j'en veux raison, sans retard, ayant l'honneur pressé, car c'est mon bien unique, à moi ! J'ai là trois amis, messieurs Ciboul, Sadiac et Truffin, qui seront trop heureux de me seconder en cette occurrence. Vous voici donc quatre affaires sur les bras, pour vous apprendre à vivre. »

Et comme Truffin, Sadiac et Ciboul baissaient le nez en terre, peu jaloux de la querelle, il reprit, en riant large, suivant sa coutume, parce qu'il avait les dents belles.

« Soyez calmes, les gars, c'est moi qui commencerai et ne vous laisserai rien à conclure. »

— Ce sera comme vous voudrez, répartit Croix, où et quand vous voudrez. »

Mais, à ce point, les quatre pauvres provinciaux se levèrent, et déclinant leurs noms et qualités, les mains tendues, ils ajoutèrent :

« Monsieur le baron de Croix, nous sommes à vous. Nous ne sommes pas de Versailles non plus, mais comme vous, de la vieille France campagnarde. Vous nous avez fait honneur en nous offrant à dîner; nous vous en remercions et si ce beau parleur a trois amis, comptez et répliquez que vous en avez quatre ! »

Le capitaine recula, un peu décontenancé, connaissant la valeur de ses partenaires, gens de paperasse et non d'épée. La partie était fort inégale; d'autant plus que Billourdan, haut et sec, noir et d'aspect solide, déjà marchait à lui, avec des airs peu pacifiques; et, droit planté, lui criait :

« Dites-donc, l'homme aux embarras, officier en temps de paix, il y a un moyen encore d'arranger cette affaire, si vous reconnaissez que vous êtes mal embarqué. Rendez au baron ce qu'il a payé pour vous; il y en a bien pour cinquante écus; votre honneur sera sauf, et nous rirons un peu... Ça va ? »

A cette proposition, le jeune baron, Lancel, Richardet et Fillol se tinrent les côtes, car le capitaine faisait une grimace à dérider Judas. Et, sans plus de respect pour leur ami, Lison et Verdurette prirent part à la gaieté des adversaires.

« Il n'y a garde ! dit l'une. »

— L'argent est rare, » fit l'autre.

Ce tenant, les trois clercs gagnaient la sortie et filaient sans trompettes; furieux, Jean Combre des Encombrailles, se jugeant ridicule, et à bon droit, les suivit dans leur déroute. Retourné cependant, il hurlait encore :

« Nous nous retrouverons, campagnards ! »

— A votre aise ! répliqua le baron de Croix.

— Quand vous voudrez ! dit Richardet.

— Avec plaisir ! jeta Lancel.

— A Pâques ou à la Trinité ! lança Fillol.

— Tant pis pour vous ! affirma Billourdan.

— Allez au diable ! » jura le capitaine qui s'en fut, en claquant les portes.

Restés seuls, les nouveaux amis s'aperçurent que les deux jeunes dames étaient restées, lâchant leur compagnie. Ils les déclarèrent sur-le-champ, prisonnières; Lison-Liseron et Verdurette se laissaient convaincre, et, faute de mieux, l'on se remit à boire.

Tels furent les débuts dans la vie du noble seigneur Jacques-Louis, baron de Croix, venu dans Versailles pour connaître du monde, ce à quoi, de diverses manières, il avait réussi, comme l'on voit, assez rapidement.

## II

Le lendemain, Jacques-Louis de Croix se rendit à l'heure indiquée, chez le conseiller de Mareuil. Il fut très bien reçu par lui et le souper était des plus exquis. Mais Olympe n'y parut pas; et, de cette absence, le jeune homme perdit tout le plaisir qu'il s'était promis. Seuls, en tête-à-tête, ces deux nouveaux compagnons seraient demeurés sans grande conversation, si le conseiller n'eût pas été l'homme le plus érudit de son siècle, en même temps qu'un des personnages répandus à la Cour. Son âge lui permettait sur les gens et les choses des jugements qu'il émettait sans parti pris, et qui émanaient d'une sagesse supérieure.

Il risqua quelques conseils à son hôte, et comme, dès les premiers mots, il en fut bien accueilli, il parla d'abondance.

Il avouait n'être pas aussi enchanté que le baron lui-même de la façon dont ce dernier faisait son entrée dans le monde. Pour le premier jour, il avait commis une incartade qui pouvait plus mal tourner, quoique déjà les conséquences en fussent assez bruyamment fâcheuses; puis, il avait, par la suite nécessaire de son acte, accepté l'amitié de quatre inconnus suspects et bu en mauvaise compagnie.

(Illustrations de Adrien Moreau.)

MAURICE MONTÉGUT.

(A continuer.)



MAYNARD BROWN



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1894 by Boussod, Valadon & Co.

LA FLEUR PRÉFÉRÉE

Ayuntamiento de Madrid









## Le Chat d'Argent

PAR JACQUES FRÉHEL

Ce n'était pas la première fois que Barba Caëric se repentait d'avoir épousé Daniel Costiou, dit Cayenne. Non, elle avait eu ses désillusions tout comme une autre créature douée de sens plus raffinés. Elle était entrée dans la période du désenchantement; mais jamais, autant que ce soir-là, ses déboires conjugaux ne lui avaient parus si lourds à porter.

Se plaindre, elle n'y avait jamais songé, pas même aujourd'hui que, lasse d'attendre le mareyeur près de la voiture chargée de poissons qu'ils venaient d'acheter pour revendre le lendemain à Nizon, se doutant bien qu'il s'était attardé à boire, elle avait dû se mettre à sa recherche dans tous les cabarets de Concarneau.

Avec l'énergique philosophie du peuple et son irréductible logique, Barba ne s'en prenait qu'à elle de son malheur, et elle se criblait impitoyablement d'épigrammes. Campagnarde, qu'avait-elle à faire des marins, je vous le demande? Ah! voilà, elle trouvait les paysans trop endormis, ils n'avaient pas l'air d'être vivants! Il lui fallait quelqu'un de dégourdi, un marin de la flotte revenu du service, un homme amusant et qui lui fit honneur!... Attends un peu, ma belle, tu en auras pour ton argent, et ce sera bien fait, bien fait!

Ainsi roulait-elle ses pensées, ouvrant et refermant avec brusquerie la porte des auberges après y avoir introduit sa tête fanée, coiffée d'un étonnant capuchon noir doublé d'une étoffe verte. Puis elle se mit à explorer la foire qui se tient, à cette époque, sur une place plantée d'arbres, parallèle aux quais.

La mer était pleine et bleue, le soleil couchant incendiait la ville close, flambait au-dessus des forteresses de Vauban et se reflétait en rutilant dans les eaux calmes du bassin. C'étaient des clartés aveuglantes, un spectacle magique sur lequel Barba portait un œil indifférent. Elle allait lentement, s'arrêtant à toutes les boutiques d'étoffes, de faïences bretonnes, d'épingles aux verres de couleur, de rubans brochés, de passementeries d'or et d'argent, de cannetilles, de paillettes enfilées, de chenilles. — Tous ces ornements de costume, cette symphonie de couleurs tendres ou étincelantes font penser aux bazars obscurs d'Afrique où il est si doux de pénétrer et que garde un vieux maure à l'air délicat, croisant de la soie avec des fils d'or. — Le coup d'œil était charmant, oriental, bien qu'il y manquât quelque chose d'incomparable qui vient du ciel, antique à coup sûr et évocateur.

Les chalands s'amassaient en silence devant l'étalage des marchands taciturnes et peu pressés de vendre. On voyait là les gens de Rosporden, des familles entières dans tout l'éclat ordinaire de leur parure. Les hommes, habillés de drap bleu, aux vestes bordées de soie verte et jaune, portaient sur leur épaule de tout petits enfants semblables à des poupées, vêtus comme leurs parents avec la plus rigoureuse exactitude: collerettes de femme plissées fin, tabliers de nansouk tombant sur la robe couverte d'argenteries, petits béguins de velours bleu ou cramoisi, criblés de paillettes, mignons sabots jaunes qui n'ont jamais touché la terre.

En voyant ce monde si élégant, Barba eut honte d'elle-même. Une femme de poissonnier ne peut être si bien mise, il n'y a que

les gens des fermes pour se donner ainsi du bon temps et de la toilette! Elle ne les méprisait plus à présent, elle les enviait. Elle se reprit, en les voyant, à caresser àprement son second rêve, celui qu'elle avait fait après. Et, comme toujours, lui apparut à la place de Daniélou un paysan vêtu en Jeannot d'opéra-comique marchant paisiblement près d'elle sur la route le jour du marché, un grand panier au bras, poussant devant lui d'une branche verte les pores lents et têtus.

Plus loin elle rencontra des femmes de Pont-l'Abbé, appelées communément: Bigouden, au type chinois, à la coiffure barbare d'idoles antiques. Entre des paupières obliques, leurs prunelles, d'un noir épais, comme vingt fois retrempées dans l'Erèbe, étoilaient de deux rayons sombres leur large masque aux reflets d'or, et deux plaques rondes constellées de perles s'abattaient sur leurs tempes, continuaient la splendeur de leur petit casque cramoisi; les broderies de leur corsage formaient un large pectoral à plusieurs rangs de dessins, et elles portaient leur costume de cérémonie: trois jupes superposées de couleur crue.

Tandis qu'elle les considérait, détaillant leur parure avec envie, neuf heures sonnèrent et descendirent dans la nuit d'été que fraîchissait un grand vent. Au premier coup, Barba s'arrêta net; ses sabots cessèrent de craquer dans la nuit et elle se mit à compter en breton:

« Na-heur! dit-elle avec désolation en se remettant en marche. Quelle vie, sainte Anne! »

Et superstitieuse comme elle l'était, l'idée de traverser, au milieu de la nuit, la lande de Trégunc, la fit frissonner de peur. Même de jour elle s'y trouvait mal à l'aise et comme oppressée d'un poids indéfinissable. Tant de crimes s'y sont commis jadis! et pas de maisons le long de la route! cette route si sombre sous les pieds, et si blanche, si droite au loin! Rien à regarder ou à



ouïr, que les chouettes qui abondent dans les bois, et sans doute ces petits hommes si forts, ces petits Korrigans que tout Breton a vus!

Barba sortait alors de la ville close dont les murailles se reflétaient à la clarté de la lune dans les eaux du bassin. Abandonnant les ruelles tortueuses bordées de bizarres maisons sculptées, à pignons pointus, elle franchissait le pont-levis quand elle rencontra un matelot de sa connaissance qui marchait les bras écartés. Il la regarda sous le nez, et touchant son front d'une main, s'écria en riant :

« Ah! ah! c'est vous, vous cherchez Cayenne?... il est en train de se battre à la salle de Venise avec un des plus forts lutteurs de Scaër. »

On ne fait aucun doute des rapports que les Vénitiens ont eu jadis avec les Bretons : ces deux races de marins intrépides étaient bien faites pour se rencontrer et s'entendre. C'est de la ville des Doges que vinrent les ceps de vigne plantés autrefois autour de Vannes, dont on tire aujourd'hui encore une aigre boisson ; et chose digne de remarque, il existe dans beaucoup de ports du littoral armoricain un lieu de réunion portant le nom de cette reine des mers.

Tout de suite Barba fut reprise par la vaine gloriole d'avoir pour homme un beau parleur et un batailleur enragé. Elle pressa le pas, n'ayant pas encore cessé d'être sensible aux triomphes de son époux.

Il était là, dans l'atmosphère âcre des pipes, entouré d'un cercle épais de spectateurs, tout nerfs et tout muscles, le cou court, les cheveux roux frisés, le teint semblable aux cheveux avec un ton plus brique, la figure franche et canaille éclairée de grands yeux verts farouches, défiant son muet adversaire, un gars trapu des terres, champion de toute une contrée, les pieds rivos au sol, inébranlable comme un chêne.

Tandis qu'ils s'étreignaient, la foule demeurait silencieuse, affolée par l'attrait souverain du jeu national ; et la femme elle-même, glissant entre les vareuses sur la pointe des sabots, allongeait, pour mieux voir, sa tête de poupée rustique fanée à l'éclatage. Mais les hurrahs s'élevaient, ébranlant le plafond enfumé : Cayenne avait tombé Napoléon de Scaër. En sueur, pâle de rage, faisant entendre une sorte de râle nerveux, ce dernier menaçait, en appelait aux joutes prochaines : « On se retrouverait ! » Et alors l'homme avait un regard rouge, un geste de fauve, ses mains pressaient rageusement le vide.

La fumée redoublait, mêlée aux miasmes de l'alcool vaporisé, les cruches de cidre se vidaient, les verres de genièvre succédaient



aux flots de la fatale *guin-ardant*. Dans un coin, un grand jeune homme jouait sur l'accordéon des airs languissants, tandis que plus loin un autre matelot éblouissait la galerie par ses pas de caractère, ses savants entrechats et ses bonds.

Ils se lassèrent enfin d'être là, tassés. Il y eut une poussée vers la porte. La salle se vida en un clin d'œil. On retournait à la foire qui allumait ses quinquets.

Barba, pendue au coude de Daniélou, essayait vainement de



l'entraîner vers l'endroit où leur carriole attendait ; il la secouait brusquement, riant d'un air mauvais de voir son visage courroucé de paysanne.

Toute la troupe s'arrêta en face du théâtre forain où se jouait un drame maritime : *Le fléau des mers*. La scène se passait à bord d'un bâtiment de pirates dont l'équipage, armé jusqu'aux dents, roulant des yeux féroces, poussa au délire l'enthousiasme des assistants. Puis parut une femme, fille du pirate, appelée *la Frégate* et un certain *Requin*, brave invincible, dont les amours sauvages se déroulèrent au milieu des trépignements de joie du public et de sa vive sympathie. Barba dut avaler tout le spectacle, et onze heures sonnèrent quand elle se trouva dans le char-à-banc, près du mareyeur, à l'entrée de la lande.

La lune était très douce à voir, d'un dessin indécis, estompée comme un visage de femme entrevu sous un voile de gaze lumineuse ; elle jetait sur la campagne sommeillante des rayons pâles d'un gris d'or et des déchiquetures de brumes pareilles à des robes de fantômes. De l'immense étendue silencieuse émanait, avec l'odeur aromatique des bois résineux, la sensation de l'inconnu, du mystère, la menace des terres désertes, tandis que la route qui la traverse donnait l'idée de la distance indéfinie. Comme un long ruban, elle se dévidait jusqu'à l'horizon à travers la lande, toujours tout droit, avec cinq ou six grandes ondulations au bout desquelles elle semblait se perdre dans le ciel : c'était comme l'image d'une vie qui se déroule, monotone, et dont on ne voit pas la fin. Des pyramides de pierres, des dolmens, le profil acéré des menhirs jalonnaient le steppe breton, pareil, la nuit, avec ses gigantesques *tumuli* émergeant des végétations, à un cimetière de géants.

Daniélou, saturé de genièvre, ne disait mot. Barba sentit la peur la gagner, pénétrer lentement chaque fibre de son être. Tout d'abord elle jeta de tous côtés les yeux, regardant avec effroi ce merveilleux paysage, semblable à une eau-forte où le gris et le noir, justement exprimés, produisaient d'admirables effets de clair obscur et dégageaient une frissonnante et mystérieuse inquiétude.

Parfois un grand pin se penchait, barrant le chemin de ses bras sombres ; le chêne allongeait ses branches dessinées par traits heurtés, comme des zigzags de foudre, ou bien, récemment mutilé par l'émondage, prenait, en s'allongeant le long des fossés,



des allures plus fantastiques, représentait des lions, des girafes, des corps tordus au-dessus de racines serpentine, présentant leurs moignons informes, renversant des têtes aux imaginaires chevelures.

Il semble à Barba que des feux-follets s'agitent sur la lande, qu'elle entend la voix des esprits et des fées. Une affreuse para-

lysie s'empare d'elle; pour un empire elle ne tournerait pas la tête; ses regards vont tout droit sur la route toute droite; un bourdonnement emplît ses oreilles.

« Daniélou! murmure-t-elle en donnant un coup de coude à l'ivrogne, mon bon Daniélou, n'avez-vous pas entendu parler d'un Korrigan qui a vécu parmi les hommes? Mon frère



l'a connu à Brest... il était tout petit... plus fort que vous...  
— Plus fort que moi, Barba! plus fort que moi! Vous êtes folle, femme.

— Un Korrigan, répondit la commère d'un ton patelin en se serrant contre le lutteur, il n'y a pas d'offense.

— Ah! ah! j'aurais voulu le voir en face de moi ce soir, ton Korrigan.

— Seigneur Dieu! ne les provoque pas, tu vas les offenser... et s'ils allaient se jeter sur nous!

— As pas peur, exclame Cayenne d'une voix avinée, petits ou grands je ne crains pas les hommes! Qu'ils viennent, je les défie tous, je les tombe.

Provocateur, il s'était dressé dans la carriole. La nuit pâlisait son visage d'alcoolique où étincelaient ses yeux verts, et il s'appêtait à pérorer comme il le faisait dans les villages où il s'instituait redresseur de torts, orateur en plein vent, roi par la force brutale et les idées frondeuses.

Un léger bruit, une plainte qu'il entendit non loin de lui retint toute parole sur ses lèvres.

Quant à Barba, elle se mit à jeter des cris si perçants, à hoqueter et à trembler si fort, que le cheval, averti par là qu'il se passait quelque chose d'anormal, s'arrêta net. Puis elle cacha sa tête dans sa mante, comme l'autruche au désert enfouit son cou dans le sable.

La lune à demi voilée par le passage d'une nuée fuligineuse rendait la vaste étendue de pays singulièrement lugubre; l'esprit de la solitude y régnait, mélancolique, invisible, et pourtant sans cesse présent; il semblait errer autour des bouquets de genêts rigides, se cacher derrière les troncs grisâtres d'arbres morts. On atteignit un petit village, le seul qui coupe la lande, avec ses quelques huttes basses, coiffées d'un chaume épais, enfouies en d'étroits vergers; une longue avenue s'ouvrait devant eux, bordée de murs frangés de sapins; et là-bas, la petite auberge sinistre dormait, lucarnes closes, au bord de la route.

Oreilles renversées, ombrageux, demeurait le petit cheval breton, reniflant la peur, secouant sa pâle crinière, comme prêt au recul, sous l'ombre plombée des grands arbres. Un peu affecté, aux écoutes, Daniélou, envahi par ces combinaisons étranges des ténèbres, laissait les guides pendantes.

Alors de nouveau s'éleva la voix inconnue, plus pénétrante, entrecoupée comme un sanglot.

« Ca, c'est un enfant, dit le mareyeur.  
— Grand Dieu! répondit la femme, découvrant sa tête effarée, c'est bien plutôt *ar c'hañ arc'hant*!

— Le chat d'argent???

— Comment, ne sais-tu pas que dans les chats noirs sont les âmes des enfants qui n'ont pas reçu le baptême et dont Dieu ne veut pas la perte? Ce sont eux qui, pour gagner le paradis, vont

à la recherche de toutes les richesses, de tous les trésors disparus sous la terre, sous la mer. Grand travail, lutte affreuse, qui ne profite qu'à celui qui les possède s'il en est digne.

— Ta, ta, ta, tu voudrais bien me faire croire ça, vieille bigote: korrigans, revenants, chats noirs, chats d'argent, mensonges, comédie! Travaille, pioche, sue, vole, et tu en auras de l'argent! Entre à l'auberge, bois, bois, bois, vide les cruches, il ne t'en restera plus, dit-il en donnant un coup de poing sur son gousset plat. Cayenne n'a pas fait le tour du monde pour croire à ces balivernes, il n'ajoute foi qu'à ce qu'il touche, voilà! Maintenant si c'est un chat et qu'il soit chargé d'argent, je me moque du diable et tu vas voir ça.

Il s'appêtait à sauter de la carriole, la femme le retint par la manche.

« Ça sera bien inutile, fit-elle majestueusement, avec une grande autorité.

— Pourquoi? dit l'homme, je prendrai toujours ce qu'il rapporte.

Barba eut un haussement d'épaules dédaigneux.

« Pauvre homme! répondit-elle avec pitié, tu ne vois que le dessus des choses; jamais tu ne t'es demandé, par exemple, d'où venait la prospérité imprévue de certaines familles, la réussite de tel ou tel fermier dont les terres sont mauvaises: ils gardent le secret pour eux et vous n'y voyez rien.

— Voyons, que font-ils? interrogea l'homme soudain intéressé, et cachant sa curiosité sous les éclats gutturaux de son rire.

— Celui qui possède un chat noir, commença Barba avec une conviction profonde, doit d'abord le soigner dans une chambre entièrement close, où personne ne puisse jeter un coup d'œil... Tu peux te moquer tant que tu voudras, les preuves sont faites... Si malheureusement quelqu'un le surprend, le chat disparaîtra, on ne le reverra jamais.

— Quelles sottises! ricana le lutteur... Et ensuite, voyons, apprends-moi comment on devient riche?... Les chats noirs ne manquent pas, et cela vaudrait mieux pour nous d'en avoir un que de trimballer le poisson sur les routes... Je m'étonne que l'idée ne t'en soit pas déjà venue, conclut-il avec sarcasme.

Très immobile, restait sur la route obscure la carriole aux roues hautes, peintes de bleu et de rouge, aux bancs cintrés et fuselés comme un char Louis XV. Le cheval de légende, les pieds fichés en terre, attendait la fin du débat. Des oiseaux nocturnes aux grandes ailes soyeuses passaient comme de visibles chimères échappées des grandes ruines celtiques, des *tumuli* où dorment les frustes races, les obscures dynasties de guerriers.

« Femme, dit Daniélou avec son laconisme énergique et abrupt, vous autres paysans vous ne rêvez que d'or, votre tête en est tout égarée; que n'imaginez-vous pas, aux veillées, à ce sujet.



Vous ne pouvez de bon cœur vous contenter de manger un morceau de pain et de boire un verre d'eau-de-vie ! Il vous faut songes et miracles !... Mais continuez, Barba, votre histoire m'amuse.

— Saint Yves ! glapit la femme, si on peut dire !... moi inventer des choses pareilles, quand je ne suis seulement pas capable d'avoir une idée toute seule !... Enfin voilà le pauvre chat qui rentre épuisé, gémissant sur son dur labeur, rapportant ses trésors. Aussitôt il redevient enfant... et cette métamorphose le fait beaucoup, beaucoup souffrir ; il faut lui faire de la bouillie avec la fleur du froment vierge, la première fleur ; le changer avec des langes de lin qui n'ont jamais lavé.

— Et après ?

— Après ?... quand il s'est reposé il reprend sa forme de chat, alors... »

Au même instant la plainte se reproduisit, semblant venir du proche verger ; elle s'exhalait comme dans un tressaillement de nerfs extra-sensibles, elle répandait sur ces espaces désolés l'angoisse du sort incertain de toute vie, elle exprimait les tourments secrets de l'idéal inassouvi. Cette note glapissante peignait des idées sans nombre, idées que les mots ne peuvent reproduire, mais qui affluent au cerveau des simples en impressions métaphysiques : portée sur des ondes électriques, elle dégageait une terreur invincible dans l'intense recueillement nocturne.

Par une lente gradation, l'effroi de Barba atteignait son paroxysme : elle avait les yeux fixes d'une folle, ses dents claquaient comme des castagnettes. Daniélou subissait malgré lui l'étrange contagion des superstitions fantastiques. Quant au cheval, sa robe rousse frémissait sur son échine inquiète, il était immobile, comme devenu de pierre.

Et à travers l'obscurité à peine percée de quelques rayons, de tous côtés s'étendait la lande enchantée et sauvage, couverte de mousses et de fougères, semée de pierres solitaires, de roches informes, de pyramides et de tombes.

« Oh ! oh ! s'écria Cayenne en sautant hors de la voiture, c'est trop fort, j'y vais voir. »

Prudemment il longea le vieux cimetière dont il entrevoyait à peine les mamelons indistincts, les blanches pierres enfouies dans l'herbe haute ; puis il enjamba le mur qui séparait le verger, guidé par les cris plaintifs et mystérieux. Le cœur battant, il s'approche de l'endroit d'où ils partent. Alors, dans les noirs enfoncements du fossé, quelque chose remua. Un être était là, faisant des efforts désespérés pour gravir le petit mur verdoyant, comme écrasé sous un pesant fardeau.

« C'en est un ! murmura le mareyeur, c'est un vrai chat d'argent !... Ah ! Barba ! »

Il se tourna vers la carriole, et d'un ton étouffé et altéré, sonnant le creux, il dit :

« Allons, femme, saute vivement, viens m'aider. »

Bientôt, lèvres pâles, teint cadavéreux, yeux dilatés, à l'unisson dans la foi aveugle et la convoitise, ils se trouvèrent à plat ventre l'un près de l'autre, allongeant leurs têtes de spectres au-dessus du fossé.

La fortune était là, c'est-à-dire le bonheur, et il s'agissait de ne pas la laisser échapper.

En esprit, Barba pénétrait, poches sonnantes, dans les boutiques de soieries antiques, chez les brodeuses, tirant avec les lèvres le fil des échavaux éclatants, puis chez le tisserand dont on entend au loin cliqueter le bruyant métier ; elle cachait son beau trésor dans une armoire de bois clair ornée de guirlandes de fleurs en marqueterie. Daniel, lui, se voyait à la danse, plume d'autruche au chapeau ; il entraînait dans les auberges où le cidre nouveau s'annonce par des pommes rouges piquées dans une branche au-dessus de la porte basse, et la patronne, un marmot au sein, avait à le voir un large sourire, décoiffait les bouteilles de cognac fin, de liqueurs de riches. « Buvez, Aotrou

Daniel, » disait-elle respectueusement, « c'est du meilleur ! » car il n'était jamais plus question de cet affreux sac à diable de Cayenne.

Mais de quoi se composait-il, ce trésor de rédemption retrouvé par le chat-enfant, tout proche, à la portée de leurs avides mains calleuses ?

Etaient-ce pierreries d'autrefois, colliers de femmes mortes assassinées reposant dans la lande au pied des *tumuli*, sous la bruyère ?... Cassette où les pièces d'or à l'antique effigie d'imperator se heurtaient à ces cailloux, lumineux comme le soleil, dont on offre un si grand prix ? Ou bien encore économies d'avare, lourds bas de laine où patiemment on entassa des écus ?

Toutes ces pensées défilaient en eux en visions spontanées, courtes et fiévreuses ; ils éprouvaient, à les voir naître, comme un avant-goût des futures jouissances. Et le désir de la possession immédiate de ces biens devenait plus brutal de seconde en seconde.

Pendant ce temps la bête, infatigablement, tentait l'ascension du petit mur et sans cesse retombait en arrière pour recommencer encore.

« Il ne peut pas monter, siffla l'homme, il en a trop lourd ! »

— Jette-toi dessus, prends-le, » répondit la femme, la gorge desséchée par l'angoisse.

Il étendit les mains dans la nuit très noire, sous les pommiers bas ; et quand l'animal fut à sa portée, plongeant brusquement le buste en avant, il étreignit sauvagement sa proie.

Aussitôt un hurlement de souffrance et d'horreurs s'échappa de la poitrine de Daniélou, et il fit en arrière un bond de plusieurs mètres, comme repoussé par une force inconnue. En même temps Barba entendit un corps lourd s'échapper des bras du lutteur et rouler sur la route.

— Le trésor ! » cria-t-elle triomphante, en se précipitant les mains ouvertes.

Mais très doucement, ironique, la lune coulait entre de floconneux nuages quelques rayons voilés, d'un gris d'or. A la pâle lumière de sa face nébuleuse, Barba aperçut, hélas ! au lieu de la cassette rêvée, un hérisson en maraude, les piquants chargés de pommes qu'il venait de voler et ayant trop présumé de ses forces.

Les mains pleines de sang, l'homme, furieux, poussait Barba dans la carriole, y montait à son tour, et le bidet galvanisé, rendu à la vie par un grand coup de fouet, filait, crinière au vent, d'un galop fantastique.

Aux approches de Nizon, une voiture qui coupait la route faillit les renverser. Les deux attelages s'arrêtèrent net.

Cayenne reconnut Napoléon de Scaër en compagnie d'une jeune Bigouden et, ayant envie de battre quelqu'un :

« Napoléon ! cria-t-il, veux-tu ta revanche ? »

— Présent ! » répondit l'homme interpellé, tandis que ses petits yeux, profondément enfoncés dans l'orbite, luisaient étrangement.

Face à face, comme des arbitres, les deux chevaux qui se ressemblaient comme des frères, se faisaient avec la tête de grands signes d'amitié.

Et, près de Barba, impassible comme l'antique Cybèle, d'une beauté frustre et primitive, la Bigouden, au masque orangé, aux pommettes mongoles, aux longs yeux noirs obliques, dans sa riche et étrange parure de broderies pareilles à des émaux, les oreilles fermées par des plaques rondes étincelantes,

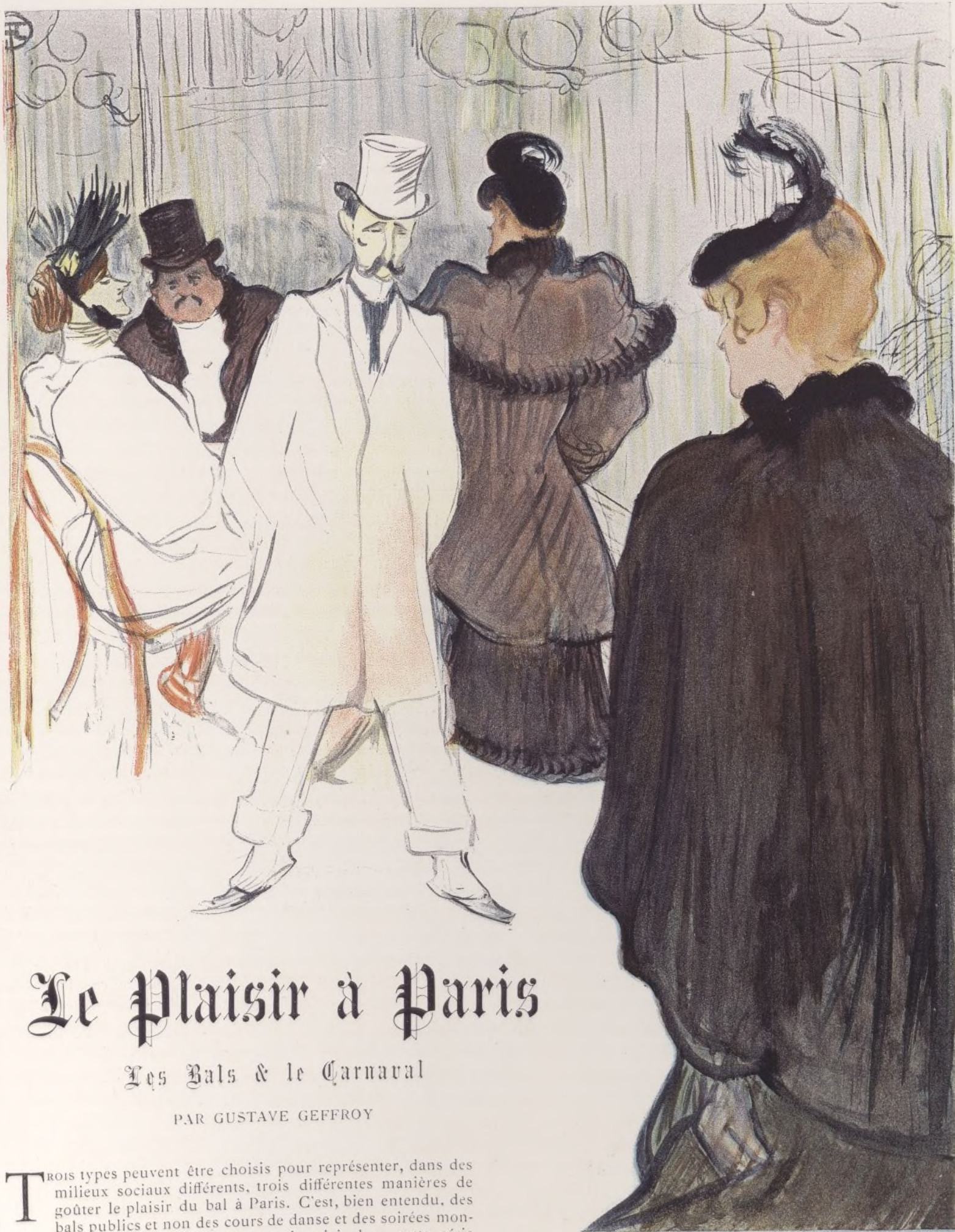
regardait fixement, avec son sourire d'idole un peu cruelle, les deux hommes s'étreindre longuement sous la lune.

JACQUES FRÉHEL.

(Illustrations de T. L. Deyrolles.)

Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas de traité avec la Société des gens de lettres.





## Le Plaisir à Paris

Les Bals & le Carnaval

PAR GUSTAVE GEFFROY

Trois types peuvent être choisis pour représenter, dans des milieux sociaux différents, trois différentes manières de goûter le plaisir du bal à Paris. C'est, bien entendu, des bals publics et non des cours de danse et des soirées mondaines qu'il s'agit, puisqu'il est question ici, dans cette série inaugurée par les restaurants et les cafés-concerts, du plaisir extérieur, non intime, de celui qui est offert à tous, qui se paie, qui fait partie de la vie régulière du dehors.

Ces trois types de bals, les voici :

Le bal public où se fait ouvertement commerce de galanterie, où la mise en scène est d'un apparat de clinquant, d'un goût factice. Tels étaient autrefois Mabillet et Valentino. Tels sont encore aujourd'hui, par exemple, avec quelques différences de quartiers, de clientèles, le Moulin-Rouge, le Jardin de Paris, Bullier, le Tivoli Waux-hall. Le bal de ce genre est toujours ouvert. Hiver comme été, l'orchestre fonctionne dans la salle ou dans le jardin. C'est le trafic jamais interrompu du promenoir, le flirt à la soirée ou à l'heure, le marché des amours installé sous prétexte de valses et de polkas, de mazurkas et de quadrilles.

Puis, le bal masqué. Il peut se tenir, et il se tient dans les mêmes endroits qui viennent d'être indiqués. Mais il a ses grandes assises à l'Opéra. Il a besoin, pour apparaître avec toute sa solennité, du luxe de l'escalier, de la vaste salle, du foyer aux rendez-vous, des couloirs aux intrigues.

Enfin, un troisième ordre de bals : le bal populaire, le bal de faubourg, celui qui est, pendant la belle saison, un bal demi-champêtre et qui ressemble alors à une réjouissance dans le jardin du restaurant de banlieue, celui qui est enfermé, au mauvais temps, dans une fruste salle équivalente, elle aussi, agrandie, au décor de la salle d'un marchand de vins.

Pendant la journée, à travers Paris, dans le jour brumeux de l'hiver, on aperçoit, collées aux murs, proménées par le défilé des hommes-sandwichs, des figures sveltes, aériennes, rêveuses dans le chahut, légèrement souriantes dans le dévergondage. Ce sont les promesses des affiches, les annonces de fêtes, les enseignes des bals du soir.

Si vous entrez, après cela, dans l'un de ces établissements flamboyants qui affirment la présence de la joie, ce que vous apercevrez surtout, le voici : des gens qui vont et viennent, lentement, l'air suffisamment ennuyé, du même pas lent qui est celui de la promenade des petites villes autour d'une musique militaire, des





messieurs qui vont deux par deux, qui baillent, se parlent à peine, recommençant leur tour de piste sans manifester aucun entraînement — des isolés, célibataires échoués là parce qu'ils n'ont aucune occupation soirale, et qu'ils sont entrés où ils ont vu de la lumière et entendu du bruit; d'autres gens, assis, qui boivent et qui fument, et ça et là les maquignonnages que vous pensez.

Le bal? Le plaisir du bal? Où est-il dans tout cela?

C'est sûrement ce que l'on aperçoit le moins, c'est peut-être ce qui n'existe pas. Le rythme de la musique n'emporte pas l'assistance dans son ouragan, on ne voit pas tourner, passer et disparaître des couples éperdus de valseurs, roulés, emportés comme des feuilles dans la spirale d'un coup de vent, on n'assiste pas à ce bel ensemble d'une danse marchée gravement, quadrille en équilibre, cadence des révérences, harmonie des figures.

La vérité, c'est que les bals où se démenaient les jeunes gens d'hier ou d'avant-hier sont allés se fermant les uns après les autres, que le baromètre de la gaieté publique a baissé, que personne ne veut plus danser, que l'on assiste désormais aux valses tournées par des danseurs appointés. L'absence de volontaires de la chorégraphie a forcé les teneurs de bals publics à embaucher des employés au plaisir. Dans les endroits où l'on est censé danser, les amateurs et les chercheurs de distractions font cercle pour regarder le vis-à-vis de deux filles et de deux personnages.

Les hommes, équivoques en leurs vêtements collants et en leurs postures effrontées, se contorsionnent, se déhanchent, donnent la sensation d'une frénésie animale dépravée par la science du vice. La bête qui apparaît en ces gringalets de barrière est une bête particulière, la pire de toutes, celle qui est dans le triste homme des villes, sans intellect, mais rusé et cynique. L'individu resté près de la nature peut garder une grandeur jusque dans sa férocité, une noblesse jusque dans ses passions instinctives. Mais le civilisé qui vit sur les frontières de la civilisation, sans comprendre, dépourvu de la fine intelligence qui pare la matière et qui atténue le brutal désir de jouir, celui qui se sert du langage articulé tout en ignorant les idées que recèlent les mots, celui-là est inquiétant et abominable à voir quand il se manifeste en public. Une bête qui se repait d'une proie est, sans conteste, moins répugnante qu'un souteneur se ruant à coups de couteau sur un passant, qu'un bandit coupant la gorge à une femme et à un enfant. De même, la basse créature irresponsable, mais qui a l'apparence de physionomie et l'articulation de langage des doux, des réfléchis, des humains, excite une surprise fâchée et produit infailliblement une répulsion, lorsqu'elle traduit, par des gestes et par des expressions de visage, son violent plaisir physique et sa spéciale joie cérébrale.

L'homme qui a accepté le travail de danser dans un bal public, est le plus frappant symbole de cet état incohérent, et le plus évident exemple que puissent choisir nos dégoûts invincibles. Le malheureux, irresponsable, est impudent et grossier, brutalement obscène et stupidement souriant. Il tripote la femme qui danse avec lui de ses mains hardies et dures, il s'abandonne à des extases avec des airs à la fois féroces et béats, il est parfois violent, comme s'il commettait un crime.

La femme qui s'agit en face de cet androgyne ne pourra jamais, quoi qu'elle fasse, apparaître aussi déplorable et abjecte. De belles filles ont fait ce métier et se sont pourvues toujours d'un compagnon de triste aspect et de canailles allures. Elles, malgré tout, semblent plus naturellement faites pour ces sauteries en public et cette exaspération physique. Certes, elles peuvent n'être ni bien belles, ni bien distinguées. Du moins, elles mènent ces fêtes bruyantes avec un visage exalté et un corps en folie qui inspirent une tristesse et non une

défiante aversion. Il y a un aveu farouche dans ces décolletages de dos et de poitrine, dans ces jambes haut levées, dans ces regards, ces sourires, ces cris qui s'envolent en lueurs et en appels dans le bruit et dans la lumière.

Pourquoi cette attitude de la femme froisse-t-elle moins le spectateur que les ébats de son acolyte? Il ne faut voir là, sans doute, que la preuve d'une habitude de notre esprit et d'un arrangement de nos mœurs. La fille est l'un des personnages admis de la comédie sociale. Son partenaire est tenu bien davantage en discrédit. Une répulsion peut-être injuste, mais dont le passant n'est pas maître, entre en lui à voir danser, au milieu d'un bal, le danseur appointé, qui exerce un métier de femme.

Le plaisir du bal est fait maintenant d'observations de ce genre. On ne danse plus, on regarde danser. Le jeune homme, qui était autrefois acteur, est devenu spectateur. Ce qui était occasion de mouvement du corps pour ses aînés est pour lui une excitation à philosopher. Qu'y faire? L'humanité n'est pas pour cela devenue percluse et ankylosée. Les hommes d'aujourd'hui sont aussi vivaces que ceux d'hier. Ils vont dans les salles d'armes, ils nagent dans les rivières et dans la mer, ils font de longues marches sur les grandes routes. Certains savent encore parler aux femmes avec amabilité et passion. Enfin, on en trouverait qui consentent à aimer l'art et la littérature. Ils ont bien le droit, après tout, de se refuser à tourner sur eux-mêmes, se tenant un pied dans la main, pour prouver la gaité de la France.

Le bal de l'Opéra, c'est la fête de l'hiver, c'est le carnaval, c'est la mi-carême. Pour apercevoir son importance, pour comprendre qu'il est devenu le refuge d'une mode ancienne, le dernier champ de bataille où s'est cantonné le plaisir national, il faut songer au spectacle de la rue, aux jours du carnaval.

On a bien trouvé les guirlandes de papier et les confetti, mais il faut convenir que quelque chose a disparu : le déguisement, la mascarade, cela s'en est allé avec le bœuf-gras.

Aux jours consacrés, marqués sur le calendrier, des foules considérables descendent et montent les rues qui conduisent aux boulevards. Il vient des gens de tous les faubourgs, de toutes les banlieues. Le flot humain déborde des trottoirs, roule à pleine chaussée, empêche les voitures d'avancer, entre le Château-d'Eau et la Madeleine. Tout le long du trottoir, on forme la haie, une double, une triple, une quadruple haie. Aux fenêtres des cafés, on s'entasse, aux balustrades des trottoirs surélevés, on s'accoude. Toutes les faces expriment la préoccupation et l'inquiétude des grands jours de la vie publique. Tous les cous tendus, tous les regards fixes, disent l'attente du rare événement, enterrement de grand homme ou promenade d'un souverain des Mille et une nuits. Sans doute vont apparaître les panaches du corbillard ou une vague cavalerie costumée, quelque chose comme des huissiers à cheval, la clameur va s'élever, les enfants vont rire à de l'inconnu en marche. A coup sûr, cette population en toilettes, chapeaux brossés, gants ajustés, est là pour voir passer n'importe quoi, et certainement le n'importe quoi va passer.

Non, rien. Il ne passe rien. C'est pour le carnaval qu'on est venu, et le carnaval ne se montre plus au jour. Les jambes







court-vêtues ont peur du froid, et les couleurs tendres n'affrontent plus la lumière grise. A quelques petites filles qui défilent gravement, on a mis une coiffe de toile bise sur la tête et une boîte à lait dans la main. Quelques petits garçons ont été munis d'un habit d'incroyable, d'un lorgnon et d'une canne. Quelques épouvantables bonshommes se sont habillés en femmes. Une fois par heure défilent un bébé et un mousquetaire. Voilà le carnaval des boulevards.

On peut rester là jusqu'à l'année suivante, on n'en verra pas davantage, et cela se passe ainsi depuis mil huit cent soixante-onze. Depuis vingt-trois ans, Paris vient s'informer si Paris recommence à s'ajuster un faux-nez, à s'agrafer un petit manteau, à se rembourrer le mollet de coton. Paris constate une fois de plus que Paris en est toujours au pantalon gris et au pardessus marron, et Paris rentre chez lui manger des crêpes, ce qui est encore le plus raisonnable de l'affaire. Un an après, à pareil jour, l'excursion sera recommencée.

Qu'on vienne, après cela, nier l'hérédité! Cette sortie de tout un peuple pendant les jours gras n'est qu'une habitude continuée, alors que le motif ancien de cette habitude n'existe plus.





Désormais, le carnaval est au bal masqué, le carnaval est à l'Opéra, le carnaval, en allé de la rue, enfermé, bouclé, gardé par des municipaux, agite sa marotte dans l'intimité, se célèbre à huis-clos.

On l'a dit et redit, que le bal de l'Opéra n'existait plus, ou existait à peine, qu'il fallait compulser Gavarni pour en retrouver les vestiges historiques. Chaque année, la chronique parle de la fête de la veille ou du lendemain comme d'une agitation dernière, d'une prolongation d'agonie.

C'est une agonie qui durera encore longtemps. Il n'y a pas à médire du bal de l'Opéra. Ceux qui y vont, qui s'y ennuyent et qui y retournent pour s'ennuyer encore, sont ceux qui vont là chercher l'impossible, un impossible qu'ils ne peuvent naturellement définir, mais qui est le romanesque, l'aventure, la rencontre, la conversation étincelante d'esprit, le feu des mots, le merveilleux souper, la volupté mystérieuse, le sublime masqué, l'apparition inattendue, que sais-je ? Ceux-là viennent trop tôt ou trop tard pour rencontrer « la femme du monde qui vient

au bal de l'Opéra tous les cent ans », suivant le mot féroce des Goncourt dans *Henriette Maréchal*, et ils s'en retournent insatisfaits, déçus, furieux, proclamant la décadence de l'institution.

C'est de cette erreur que souffrent la plupart des messieurs en habit noir, c'est cette déception voulue par eux qui les incite aux confidences amères, aux constatations de la fin de la gaité et de la fin du monde. S'ils voulaient simplement aller là pour voir et non pour jouer de magnifiques rôles, ils ne reviendraient pas dans un tel état de consternation. Qu'ils se réjouissent donc de la fête lumineuse, des velours, des satins et des chairs qui passent, qu'ils cherchent à prendre le contact de l'âme en fête de la foule, qu'ils se réjouissent de la musique et se récréent des silhouettes. Si l'aventure vient par surcroît, ils ne la goûteront que mieux.

Si le monsieur qui va au bal de l'Opéra avec la conviction secrète qu'il va figurer dans une apothéose, n'était pas si ambitieux, s'il laissait un peu la réflexion s'établir en lui, il goûterait mieux la signification du carnaval. Il comprendrait le besoin de déguisement et de gesticulation de l'humanité, et il trouverait un suffisant motif de se réjouir, sinon à prendre une part, à jouer un rôle actif dans la mascarade, du moins à la contempler avec une naïve bienveillance. Quelques jours par an, cela vraiment n'a rien d'excessif. Les civilisés de grande ville, qui accomplissent sérieusement, depuis le 1<sup>er</sup> janvier jusqu'au 31 décembre, tous les actes de la vie, depuis les plus puérils jusqu'aux plus solennels, doivent bien avoir le droit, pendant quelques heures, de se montrer exagérés, déraisonnables, de simuler qu'ils sont en proie à la joie et à la folie. C'est une halte au milieu des soucis et des travaux de l'existence. L'occasion de ne pas être soi-même proclamé pendant quelques heures, tous les ans, voilà le carnaval et le bal de l'Opéra. L'espérance et le souvenir de ces heures-là suffisent peut-être à des besogneux de divers genres, du corps et de l'esprit, pour supporter l'au jour le jour de la vie, le prévu des occupations, le règlement administratif des sentiments et des manifestations. Grand bien leur fasse donc !

La vérité, c'est que ces journées et ces soirées sont, pour beaucoup, parmi les jours les plus conventionnels de l'année. Les ennuyés de tout le temps ne profitent pas de la liberté qui leur est donnée pour changer d'allure, de langage et de sensation. Il est bon, pourtant, qu'il y ait un jour dans l'année où l'humanité avoue le masque. Ceux qui passent, égayant les spectateurs de quelques gambades, agrémentés du faux-nez, des besicles en carton et de la moustache en crin, ceux-là symbolisent, sans qu'ils s'en doutent, l'ordinaire hypocrisie sociale. Tout au moins, ils y font songer ceux qui accrochent leurs réflexions au moindre incident de la rue et au moindre mot de conversation. Les plus masqués ne sont peut-être pas les gens à faux-nez, et parmi ceux qui regardent et qui sourient, il en est dont le facies est autrement convenu et impénétrable. Et pour ceux qui ont quitté leurs habituels

vêtements et ajouté des traits à leur visage, la transformation est purement artificielle. Dans leur nouveau rôle, ils sont autant eux-mêmes que dans leur rôle de tous les jours. Et l'on pourrait prétendre sans paradoxe que ces figurants de bals costumés ne sont vrais que dans la médiocrité de ces manifestations et ne jouent des rôles à masques et à costumes que pendant les autres jours de l'année, alors qu'ils sont des vivants corrects, des hypocrites ponctuels.

Mais voici des endroits où il n'y a pas d'hypocrisie, où la vie apparaît telle qu'elle est, avec ses désirs, son inconscience, sa hâte à profiter de la minute présente, sans plus penser à ce qu'était hier, sans s'arrêter un instant à prévoir ce que sera demain.

C'est aux bals de faubourgs que sera cette dernière station, aux montées des collines qui entourent Paris, vers Montmartre, vers Belleville, ailleurs encore.

Je finis par là, j'aurais pu commencer par là. C'est de là qu'elles partent, en effet, toutes les folles qui descendent vers la ville, qui s'en vont se brûler aux lumières, comme des phalènes. Ce sont elles qu'on retrouvera plus tard, encore jeunes et alertes, ou fanées et décrépies, faisant le grand écart ou menant des intrigues, dans les Moulins-Rouges et dans les Opéras. Mais les générations succèdent aux générations, la vie recommence sans cesse, et cette promenade peut bien se terminer ici comme elle aurait pu y commencer, puisque, pendant que la vieille garde se fatigue et succombe, des troupes fraîches surgissent à chaque instant dans le même décor où débutaient autrefois les anciennes.

Tel que cela est, sans savoir l'avenir qui n'est pas, on voudrait le croire, douloureux pour toutes, c'est un triste charme de la vie de Paris, l'arrivée de ces fillettes qui viennent au-devant de leur sort avec des yeux si frais et un si joli sourire.

Celles-là qui circulent follement, dans les allées, à l'Elysée-Ménilmontant, au Moulin de la Galette, n'échapperont pas, pour la plupart, à la destinée qui les guette. Quelques-unes, timides et tendres, valsent, tournent entre elles, la taille droite, les yeux fixes. D'autres passent enlacées par l'amoureux, traversent avec lui la lumière d'or du gaz, l'argent bleu de la lumière électrique, stationnent dans les ombres, sous l'abri des branches. Les couples repartent lentement, la taille infléchie, les visages proches, indifférents à tout l'extérieur, sérieux et sensuels comme Faust et Marguerite au jardin. Les fillettes s'assoient, les mains liées aux mains de leur compagnon, immobiles, perdues comme dans le sommeil. Elles dansent sur le plancher du bal public, tenues à pleins bras, leur corps emporté au rythme de la valse.

Souvent, rien d'insolite n'arrête l'attention. Souvent aussi, plus souvent peut-être, un aspect étrange apparaît, et la réunion des deux êtres se résout en monstrosité.

C'est lorsque l'amoureuse dresse une fine stature, lève vers l'amant un visage de chair lumineuse, des yeux en fleur, une bouche dessinée en sourire ravi. C'est lorsqu'il émane de la charmante fille une lueur et un parfum, et qu'il y a pour partenaire à cette créature naissante un bandit aux yeux sanglants, aux poings de tueur, quelque bête basse effroyablement mâchoirée et qui a fait sa proie de l'enfant. Une idée de nature méconnue, de différence d'essence, de race, vient à l'esprit. Il semble qu'un animal aux lourdes pattes, à la gueule féroce, emporte vers sa tanière la petite nymphe inconsciente des avenues et des squares.

C'est ainsi, qu'au hasard de cette promenade à travers les bals de Paris, et si rapide qu'ait été cette causerie, des spectacles d'animalité, de luxe, de sentiment, nous sont apparus — nous avons assisté à des scènes de la comédie et de la tragédie sociales.

(Illustrations de Toulouse-Lautrec).



GUSTAVE GEFFROY.





VUE DE NICE.

## Le Carnet de Voyage de Mademoiselle Madeleine

### NICE ET MONACO

**P**ARIS, 5 janvier 1894. — Depuis deux ans, j'y aspire. Ah ! ça été dur ! Maman et moi nous avons accompli des merveilles de stratégie, des miracles de diplomatie pour décider papa à ce voyage de Nice. Nous avons essayé de tout : allusions discrètes, vagues soupirs, lettres enthousiastes de nos cousins installés là-bas et nous suppliant d'aller les rejoindre — c'était moi qui envoyais le brouillon et qui, ensuite, lisais les lettres à papa ; ou bien, scènes de maman, déclarant que la vie de Paris, avec son agitation monotone, lui devenait insupportable ; qu'elle se sentait glisser sur la pente de la neurasthénie. Elle en avait assez de toujours tourner en rond dans le même train-train : ces expositions où l'on voit toujours les mêmes tableaux ; ces théâtres où l'on entend toujours les mêmes pièces ; ces diners où l'on mange toujours le même filet de bœuf sauce Périgueux ; ces bals où l'on contemple toujours les mêmes épaules ; et ces visites où l'on échange ses impressions sur les susdites expositions, les susdits théâtres, bals et diners, le tout agrémenté de lamentations sur les domestiques et de petits potins sur le dos des amies.

Moi, je jouais une autre musique : j'ai toussé, j'ai pâli, j'ai maigri — juste assez pour ne pas me rendre trop laide ; j'ai boudé, silencieuse, dédaigneuse, majestueuse, impassible aux reproches comme aux avances de papa. J'ai dû vraiment parfois le faire souffrir, le pauvre papa, qui est si bon au fond ! Mais aussi, pourquoi ne pas faire tout de suite ce que veut sa fille !

Et puis voilà que, hier soir, jeudi, nous venions de nous mettre à table, papa dit du ton le plus simple du monde : « Nous partons dimanche soir pour Nice. »

Maman a été superbe ! Elle n'a pas bronché ; aucun muscle de sa figure n'a bougé et elle a répliqué avec une parfaite nonchalance : « Ah ! » Puis, après un silence, elle a ajouté : « Alors, cela vous a pris tout d'un coup, comme cela ! »

Moi qui ne suis pas encore de la force de maman, je n'ai pas pu me retenir : je me suis levée et j'ai sauté au cou de papa. « C'est pour tes vingt ans », m'a-t-il dit.

MARSEILLE, 8 janvier. — Enfin, m'y voilà dans ce rapide de Marseille ! Pas de bagages encombrants, pas de domestiques, c'est la consigne de papa. Nous n'avons que deux paniers et une malle pour nous trois, sans compter cinq ou six colis à la main.

Nous arrivons à la gare de Lyon trois quarts d'heure avant le départ ; c'est encore une des manies de papa : à son âge on a toujours peur de manquer le train. Le quai est encombré ; les

wagons sont bondés, et nous, consternés ; jamais nous ne trouverons trois places ensemble.

« Ah ! s'écrie tout d'un coup papa, voilà Regnault ! » et il s'élance vers un grand monsieur, avec une petite moustache et un chapeau haut de forme, qui se promène les mains derrière le dos, très calme. Ils se saluent, se serrent la main ; papa cause un instant avec lui, en se tournant un peu vers nous ; le grand monsieur nous regarde en souriant, vient à nous, fait signe à un contrôleur, nous mène jusqu'au marchepied d'une grande voiture à couloir et nous dit, du ton le plus galant, la main au chapeau : « Montez là, mesdames ; j'espère que vous y serez tranquilles ! »

Je lui envoie un gentil salut, à ce monsieur, à ce chef de gare si aimable, qui m'épargne, dès le début, les embarras du voyage.

Le contrôleur nous installe tous les trois dans une petite boîte, un compartiment à quatre places ; il dispose symétriquement nos colis et nos couvertures dans le filet, nous indique rapidement tous les petits « trucs » que contient notre installation et ferme la porte vitrée. Papa met sa montre à l'heure de la gare ; je l'imite, pour ne pas avoir, plus tard, de discussions avec lui sur des questions d'exactitude... Encore trois minutes... Ah ! mon Dieu ! Une vieille dame, avec une grande figure maigre, qui veut entrer chez nous — car nous sommes chez nous ! — Heureusement notre contrôleur n'est pas loin ; il nous sauve la vie en indiquant à la vieille dame une excellente place... à l'autre bout du wagon.

Nous partons, je jette un coup d'œil sur le quai et j'aperçois M. Regnault, qui me reconnaît et quitte son air sévère pour me saluer. Ça commence bien !

... Maman s'emmitoufle dans un tas de petits châles de laine ; papa se coiffe d'un affreux bonnet de voyage anglais, dernier style ; il tire le store de la lampe à gaz et se prépare, très sérieusement, à dormir et même à ronfler.

Moi, je ne pourrai pas dormir, j'en suis sûre. Je me colle la figure à la glace et je regarde. Comme il est neuf heures du soir et qu'il n'y a pas de lune, je ne vois rien que les lumières des petites gares, qui passent comme des étincelles, annoncées par le sifflet de la locomotive. Cela m'hypnotise, et, peu à peu, bercée par le claquement régulier des roues sur les rails, je me fais une petite chanson : « Enfin, m'y voilà, dans l'train de Nice », une petite chanson qui m'assoupit et m'endort comme un bébé.

Mon assoupissement se transforme bien vite en un profond sommeil. Je suis réveillée par une succession de sifflets, de grondements souterrains, de bruits de ferrailles, de secousses, de



ralentissements et d'arrêts : c'est le prélude de l'arrivée à Lyon, avec ses tunnels, ses ponts, ses croisements de voie et ses plaques tournantes. La gare, malgré son éclairage électrique, flotte dans une brume épaisse : je grelotte et je me replonge le nez dans ma mantille de peluche. On repart et au bout de quelques minutes nous roulons de nouveau dans le noir.

... Papa me tape doucement sur les genoux pour me réveiller. Je le reçois assez mal, car, en ce moment, nous entrons sous un tunnel : ce n'était vraiment pas la peine de me déranger. Le tunnel est court, le train s'arrête un instant, le temps de crier : « Valence », et reprend sa course.

« Attention, me dit papa, c'est ici que le Midi commence ! »

Le jour se lève, pur et tiède, avec des nuages roses sur le ciel d'un bleu encore indécis. A notre droite, la vallée du Rhône, que ferment, dans le lointain, les montagnes rocailleuses et rousses du Vivarais. On voit, par places, les eaux bleues du fleuve couler entre ses îles boisées, avec des barrages et des retenues d'eau, qui font des cascades blanches.

Je suis tout à fait réveillée, debout dans le compartiment, le front appuyé à la glace, ouvrant de grands yeux à ces aspects nouveaux pour moi. Plus nous avançons, plus je vois la différence entre ce pays et nos contrées du Nord et de l'Ouest. En ma qualité d'artiste peintre, élève assidue de l'Académie Julian, je sais regarder, moi ! Les champs ont une autre physiologie ; ils sont autrement meublés que les nôtres ; ils sont du Midi, il me semble qu'ils ont de l'accent. Les habitations, en pierre rugueuse, couvertes en tuiles rouges, ont des toits plats ; les charrettes, qui commencent à circuler sur les routes blanches, sont plus légères, plus effilées, les chevaux plus alertes, les paysans plus lestes, les femmes plus défilées.

Pendant que le train roule sans s'arrêter et abat des kilomètres, le soleil s'est levé, franchement radieux, sans ces préludes brumeux qui accompagnent généralement son réveil dans ces vilains pays... d'au delà de Valence, et le font ressembler à un vieux catarrheux. Le ciel a tourné au bleu vif, les nuages roses ont blanchi, le paysage a maintenant toute sa valeur.

Papa est là, à côté de moi, debout, lui aussi ; quoiqu'il ait maintes fois fait ce voyage, il contemple le paysage avec autant de bonheur que moi. Il est dans les affaires, papa, mais il a un fond artiste, il sent ! Quant à maman, elle dort encore, ensevelie sous ses couvertures, tandis que moi j'étouffe... C'est le Midi qui me fait cet effet-là. J'ai si chaud, dans cette atmosphère renfermée du wagon, que je baisse la vitre... Brr... un vent glacial me cingle et je la relève bien vite.

« Un peu de mistral, » dit papa, avec un sourire de connaisseur.

Quelque chose m'intriguait depuis Valence ; c'était de petits arbres tordus, contournés, posés çà et là dans les champs, avec un tronc rugueux et quelques petites vieilles feuilles d'un gris sale ; ils étaient tous penchés du même côté, comme nos pommiers de la côte normande. Je demande à papa ce que c'est.

« Ce sont des oliviers, » me répond-il.

Ah ! j'avoue que j'ai eu une désillusion ; je les croyais plus beaux que cela ! J'ai fait une moue que papa a comprise, car il a ajouté : « Console-toi ! L'été, lorsqu'ils sont cuits par le soleil et

couverts de poussière, ils sont encore plus laids. Mais, c'est la fortune du pays ! Cela les excuse. »

... « Avignon, vingt minutes d'arrêt ! » crient les hommes du chemin de fer, et avec quel *assent* ! Je ne peux pas y tenir et je descends sur le quai pour fouler enfin de mes propres pieds le sol de Provence. Le mistral de ce matin est resté derrière nous ; un air tiède m'enveloppe et me repose des endolorissements de la nuit. Un coup d'œil aux vieux remparts, à la ville, dont on aperçoit le mouvement du haut de la gare, et nous repartons.

Maman s'est dégagée de son enveloppe : elle avait vraiment trop chaud ; elle commençait à se congestionner ; elle a un bon réveil, nous sourit et sourit au beau temps, qui est irrésistible !

A la sortie d'une tranchée, quel éblouissement ! L'étang de Berre étale à nos pieds ses eaux bleues, tranquilles et luisantes, piquées d'une infinité de petites barques aux voiles rousses.

... Encore un tunnel, interminable celui-là et d'un noir ! Un vrai supplice. Puis, tout d'un coup, Marseille nous apparaît, avec ses docks, sa Joliette — c'est papa qui m'explique tout cela — et un

coin de Méditerranée. Dans le wagon, tout le monde s'est levé et a quitté sa place, même les plus indifférents, les plus blasés, ceux qui voyagent comme des paquets. Comment ne pas être empoigné en face d'un pareil tableau ! Moi, je le suis et je ne m'en cache pas !

... En gare de Marseille. Pas un instant à perdre, pour aller déjeuner et se dégourdir les jambes. Papa a décidé que nous brûlerions Marseille et que nous filerions tout droit sur Nice, sauf à nous arrêter ici au retour. Un train, qui suivra le nôtre, repart dans trois quarts d'heure, nous le prendrons. Dépêchons-nous.

Nos cousins et cousines, installés à Nice depuis deux mois, sont venus coucher à Marseille, pour nous cueillir ce matin au train. Quelle fière mine ils ont ! Le teint hâlé, l'œil vif, vêtus à la légère, le corsage et la boutonnière fleuris de mimosa, remuant et gesticulant, comme tout le monde ici ; je me moque d'eux.

« Avant huit jours, tu seras comme nous », me répondent-ils en m'embrassant.

Je le crois, car on éprouve si bien ici la joie de vivre, de respirer, de voir, de se mouvoir à son aise !

Nice, 9 janvier. — De Marseille à Nice nous avons énormément bavardé, échangé les potins de Paris avec ceux de Nice et de Monaco ; cela m'a fait un peu négliger le paysage et mes observations artistiques. Néanmoins, j'avais toujours un œil vers la portière de droite, du côté de la mer, que l'on retrouve après Toulon. A partir de là, la route devient féérique ; il y a même des endroits où j'avais un peu peur, lorsque le chemin de fer passe à travers les rochers et enjambe de petites criques où les vagues s'engouffrent et viennent se briser, si bien qu'on a l'air d'être dans l'eau.

A Cannes commence un va-et-vient de voyageurs et de flâneurs qui se continue sur toute la côte jusqu'à Menton. Tout le monde a l'air de se connaître, se salue, se sourit, se fait des petits signes de tête et de main ; on part, on arrive, les trains s'enchevêtrent, les employés s'agitent, on se croirait sur la ligne de Saint-Germain.

Le peu que je vois de Cannes m'a l'air délicieux, avec toutes



LE ROCHER ET LE CHATEAU DE MONACO.





LA RADE DE VILLEFRANCHE.

nais, papa: il est heureux de me voir heureuse. Maman, elle, n'a pas l'air sévère du tout; elle est rajeunie de vingt ans, elle bavarde et rit tant qu'elle peut, plus que moi, parce qu'elle n'est pas préoccupée du paysage, comme moi, qui suis une artiste! Elle laisse passer sans rien voir, le golfe Jouan, Antibes, le pont du Var et tous les points de vue célèbres.

... Voilà Nice! Nous débarquons au milieu d'une foule de voyageurs qui prennent d'assaut le train que nous quittons et qui continue sur Monaco. Papa s'agite pour nos bagages: nos cousins, qui connaissent les mœurs des indigènes, nous soustraient aux obsessions des portefaix... pour avoir ensuite à nous défendre contre les embûches des cochers. Très gentils les cochers de Nice; avec leurs physionomies italiennes, leurs petites moustaches noires, leur chapeau mou incliné sur l'oreille, la fleur à la boutonnière, ils ont des airs de garçons coiffeurs!

Nous montons dans un panier, attelé de deux petits chevaux enragés dont le pomponnage dissimule la maigreur, et je prends enfin possession de Nice.

Mes cousins ont loué une grande villa, située tout au bout de la promenade des anglais. C'est loin, mais quel délicieux trajet. Nous avons pris, paraît-il, par le chemin le plus long, afin de m'acclimater.

Je ne sens pas mes dix-huit heures de chemin de fer; l'animation des rues et des places, la bonne humeur qui brille sur les physionomies des passants, l'élégance des magasins de luxe, la gaieté des boutiques populaires, avec leurs devantures ouvertes et

leurs stores bigarrés et, en plein air, les débats des revendeurs et des acheteurs, tout cela m'excite et m'entraîne. Je fais un tas de remarques et de questions de provinciale naïve, qui égayent énormément mes cousins, et je découvre, comme des nouveautés, des choses que je vois tous les jours à Paris, mais elles sont autrement éclairées, tout est là!

Notre voiture qui va d'un train d'enfer à grand bruit de grelots et de claquements de fouet, comme il convient pour des voyageurs de distinction, a vite descendu l'avenue de la gare et nous voilà nez à nez avec la mer. Elle est de bonne humeur aujourd'hui, elle est en beauté. Oh! quel bleu. On ne nous l'enseigne pas, ce bleu-là, à l'académie Julian, et j'ai joliment bien fait de venir le chercher;... le tout, ce sera de le rapporter!

15 janvier. — Je suis à Nice depuis huit jours; le premier matin après mon arrivée, j'avais encore conservé mon train-train de jeune personne laborieuse et j'ai pu griffonner sur mon carnet mes impressions avant que mes cousins ne soient levés. Mais cela n'a pas duré longtemps et au bout de vingt-quatre heures j'étais envahie par un délicieux farniente intellectuel: je ne lis rien, je n'écris rien, et ce qui est le plus grave, je n'éprouve aucun besoin de dessiner; je n'ai même pas débarrassé ma boîte d'aquarelle. Papa m'a grondée: *nulla dies sine linea*, m'a-t-il dit d'un ton sentencieux; bien que ce soit en latin, j'ai compris parce qu'il m'a déjà répété plusieurs centaines de fois cette citation, avec la traduction au-dessous: « pas un jour sans une ligne ».

Et notez qu'il est maintenant aussi paresseux que moi, papa; il ouvre à peine ses lettres, n'y répond pas, et abat son *Temps* en cinq minutes, son *Temps* qui, à Paris, lui fait toute sa soirée!

Si mon activité d'esprit chôme, en revanche, je déploie une fiévreuse activité physique. Course à pied dans la vieille ville, au grand désespoir de mes bottines jaunes qu'écorchent les cailloux, explorations dans un dédale de couloirs étroits où l'on se perd, moitié ruelles, moitié escaliers; promenades dans les environs et pèlerinages vers les points de vue classiques, visites de villa célèbres entre autres de cette villa Smith, d'un style si hétéroclite mais posée sur des terrasses splendides et d'où l'on découvre toute la ville et la haute mer.

Nous avons eu un bal à Villefranche,



LE THÉÂTRE A MONTE-CARLO, FAÇADE SUR LA MER.



un bal à bord d'un bâtiment de guerre américain stationné sur la rade. Toute la société élégante du littoral avait été invitée; c'était très sélect, pas mélangé du tout comme monde. Beaucoup d'anglaises et d'américaines, qui donnaient le ton, c'est dire qu'on ne s'est pas ennuyé. Nous sommes allés de Nice à Villefranche en voiture et revenus de même. A l'aller nous avions un

splendide clair de lune; la lune de ce pays est comme son soleil, elle est beaucoup plus belle que chez nous; je ne la reconnaissais pas, tellement elle était nette, pure et souriante, avec sa bonne grosse figure blanche se découpant sur un ciel bleu sombre. La fête s'est prolongée jusqu'au petit jour; la mer était « comme d'huile » pour parler le langage local; les canots nous ont ra-



LES JARDINS DE MONTE-CARLO ET LE CASINO.

menés à terre sans encombre et, de notre voiture, emmitoufflés dans nos plaids, nous avons vu le soleil se lever. Je n'ai pas le temps de faire un « style » sur le lever du soleil; il le mériterait bien cependant!

... Quelle affaire, pour aller à Monte-Carlo! J'avais bien prévenu mes cousins que papa ne m'y mènerait pas.

« Nous voudrions bien voir cela », se sont-ils écriés en chœur et du ton le plus irrespectueux pour papa. « Nous allons l'attaquer, le vieux monsieur, et tu vas voir comme nous opérons! »

Je n'ai rien vu, parce que je suis bien vite remontée dans ma chambre, pendant qu'ils s'élançaient pour « attaquer » papa.

J'attendais, dans des transes, parce que je connais ses idées sur Monte-Carlo; il dit que c'est « un endroit où l'on ne mène pas les jeunes personnes », un endroit où une jeune fille qui se respecte ne doit jamais mettre les pieds, même avec ses parents, et il faut voir sa grimace de dégoût! — Les parents préfèrent sans doute y entrer tout seuls. Et ce que ça me donnait envie d'y aller!

Mes cousins grimpent à grand bruit l'escalier, en me criant: « Victoire! victoire! nous partons à deux heures pour Monte-Carlo! »

J'ai réprimé ma joie et répondu d'un ton pudique: « Avec mes parents, n'est-ce pas, car sans cela je n'irai pas! »

Ma grande cousine m'indique la toilette que je dois faire, car nous passerons la journée là-bas et nous ne reviendrons que par le dernier train. Je suis bien vite habillée; je descends; j'embrasse papa avec effusion pour le remercier; il est solennel et n'a pas l'air très content; maman le bourre un peu et nous partons.

... Après l'ascension du palais du Prince, la visite au vieux Monaco assis carrément sur son rocher qui baigne dans la mer; après une halte sur la terrasse, amusante avec ses gros canons du temps de Louis XIV et ses jolis petits soldats bleu-ciel, nous repartons en voiture pour Monte-Carlo.

C'est peut-être bien vilain à l'intérieur « l'endroit où l'on ne mène pas les jeunes personnes » de papa, mais quels enchantements pour y arriver! Les plus éblouissants décors des féeries et de l'Opéra je les retrouve, je m'y promène; mais ici, ce sont des décors vivants, encombrés de larges et hautes plantes qui jaillissent vigoureusement du sol et s'élançant vers les tiédeurs de l'atmosphère et les caresses du soleil; c'est une débauche de palmiers, de draçœnas, d'aloès, de plantes étranges; c'est la grande serre du Jardin d'acclimatation échappée de sa cage de verre.

Nous parcourons les jardins jusqu'à une grande rampe qui

tourne en pente douce et nous mène devant la façade du théâtre; étrange façade! on dirait que Garnier y a placé toutes les fantaisies qu'il n'avait pas osé mettre dans son Opéra.

... Nous revenons devant le Casino et nous franchissons ce seuil redoutable. Dans le vestibule, des valets de pied trop gaulonnés, avec l'air fatigué, et des messieurs assez mal mis qui vous regardent en dessous: il paraît que ce sont des gens de la police. Je suis un peu émue, en entrant dans la grande salle de jeu; émue mais pas surprise, car je le connais déjà, ce temple de la rouge et de la noire, par le tableau de Jean Béraud. Je regarde de tous les côtés, examinant les physionomies des joueurs, et le clinquant de la salle, et les têtes impassibles des croupiers qui ont des airs de mécaniques. Je suis désappointée, et je ne m'explique vraiment pas pourquoi papa ne veut pas qu'on mène ici les jeunes personnes. Mais, pendant que je regarde la bille tourner dans la cuvette de cuivre, les louis tomber sur le tapis vert et le râleau du croupier les ramasser, je saisis un bout de conversation échangée entre deux femmes fardées, sentant le musc et trop bien mises: « Tu sais, ce pauvre Hector qui s'était ruiné avec une grande anglaise; il a essayé de se refaire à la roulette et il y a laissé son dernier sou et alors... »

— Je t'avais toujours dit, répond l'autre demoiselle, qu'il n'avait pas d'estomac! »

J'en ai eu assez, de cette conversation, et je me suis presque sauvée. Papa avait raison.

Nous avons diné à l'hôtel de Paris, au milieu d'un étourdissant brouhaha d'allées et de venues, une vraie foule de tous les pays et appartenant à tous les mondes. Notre soirée s'est terminée à la salle de Concert où nous avons retrouvé les artistes et le public de Paris et nous sommes rentrés à Nice par le train de minuit.

En route, papa a dû nous avouer que, pendant que nous attendions l'heure du dîner, il était rentré au Casino et avait risqué cinq louis à la roulette; il les avait perdus, naturellement, et maman n'a pas manqué l'occasion de lui servir qu'on ne devrait pas non plus mener les pères de familles dans cet endroit-là.

... Et maintenant, tout aux préparatifs du Carnaval; c'est la grande affaire, l'unique affaire; toute la population ne pense qu'à cela. Je ferme mon carnet; — Dieu sait quand je le rouvrirai — et je le pose respectueusement sur ma boîte à couleurs: ils se tiendront compagnie.

(Clichés de J. Lévy).



DELACHAUX



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1894 by Bousso, Valadon & Co.

INDISCRÈTES

Ayuntamiento de Madrid

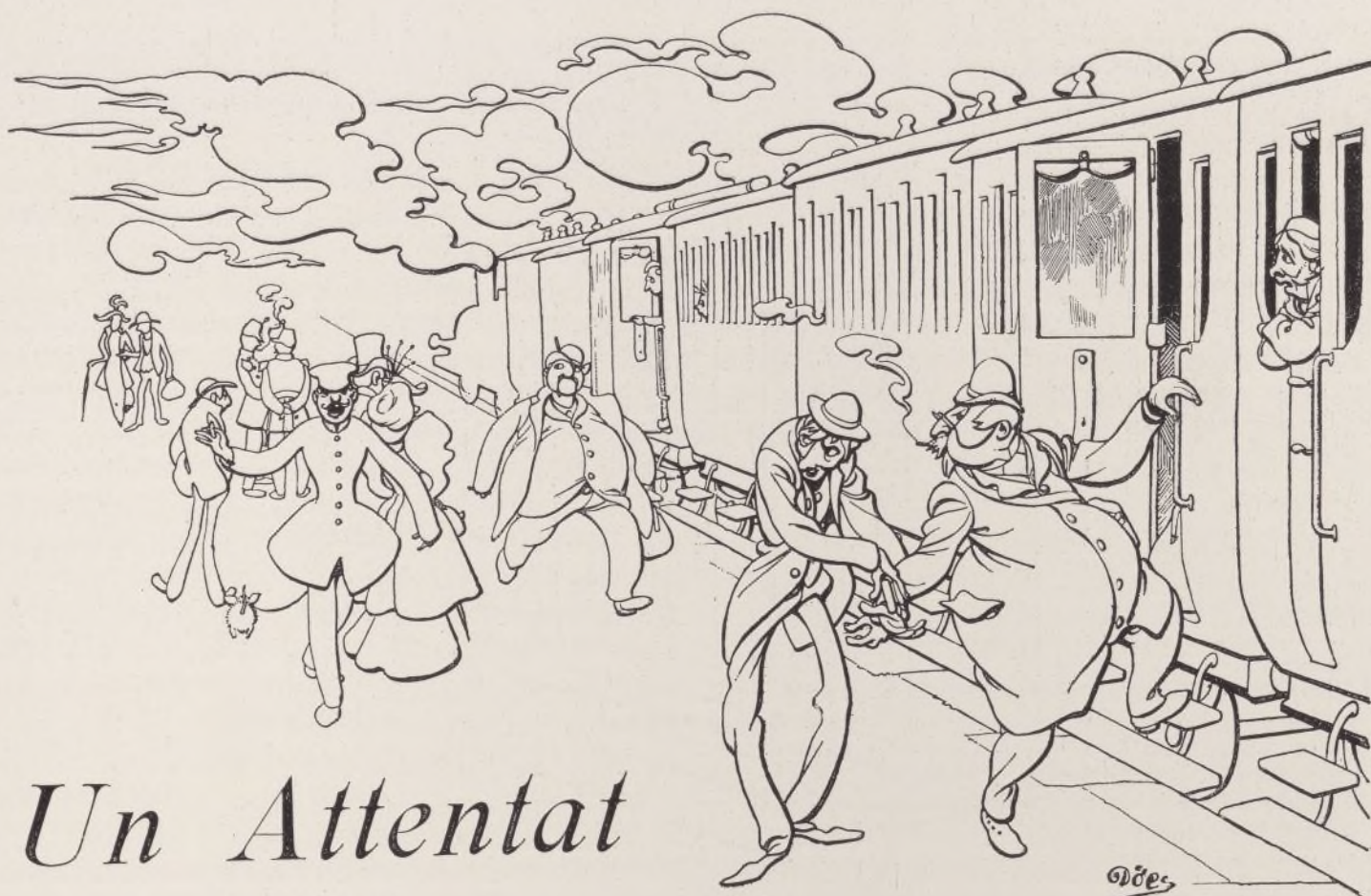
Typographie BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1894.









## Un Attentat

PAR WILLY

M. Jérôme Gautrelle est chef du contentieux à l'Assurance contre le Funiculaire.

Il a moins de cinquante ans, à coup sûr (plus de quarante-neuf, peut-être...); un peu de ventre; les palmes académiques, la conscience de ne les avoir pas méritées et la faiblesse de les porter; des opinions centre-gauche, pendant la belle saison; qui s'exaspère l'hiver venu, jusqu'au radicalisme, quand le salicylate de soude est impuissant à le débarrasser d'un vieux rhumatisme tenace; au fond, de bonne humeur; d'aimables rentes; et la haine de l'anarchie qu'il déclare soudoyée par les Jésuites.

Cette année-là (je ne vous cache que j'inaugure un récit), des sommeils diurnes trop prolongés sur la moleskine échauffante des fauteuils, la vie renfermée qu'il faut jusqu'à l'aube, mener dans les cabinets particuliers, l'étude comparée des épidermes féminins à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avaient fâcheusement altéré son estomac jadis robuste et l'intégrité de son sourire. Aussi, aux vacances, le docteur X... lui donna, contre un louis, le conseil d'aller respirer un peu d'oxygène à Boulogne-sur-Mer, où les frères de Jérôme (Gauthrel Brothers and Co) font des *business*. Le client acquiesça; quelques chaussettes et du linge dans une valise; la veille de son départ, il se purgea avec un peu de Vogüé enrobé dans du Cherbuliez, suivant une psychothérapie facile à suivre, même en voyage, et puis, en route!

Tout de suite, il entama une série d'étonnements. Comme il montait en wagon, un individu l'accosta, et, mystérieusement: « C'est bien vous? »

Il n'y avait aucune raison pour que ce ne fût pas lui. M. Jérôme Gautrelle répondit donc sans ambages:

« Je vous crois que c'est moi. »

— Alors, tenez, prenez ceci pour vos frais de route, et tâchez de réussir. »

Et il disparut, rapide comme Arton. Le voyageur reconnut qu'on lui avait glissé dans la main un rouleau de ces louis toujours bons à prendre; il voulut remercier; plus personne. Surpris, il grimpa dans son compartiment, en étudia les angles afin d'y caler sa ronde personne.

Au moment où le train démarrait, un homme grassouillet comme Jérôme, vêtu d'un élégant pardessus vert-espérance, analogue à celui de Jérôme, ouvrit la portière du wagon où s'était installé Jérôme, lança sur les pieds de Jérôme une valise frappée des initiales J. G. (celles de Jérôme!) et déboula sur la banquette. Après quoi, il souffla: « Ouf! »

Voyage fécond en incidents. D'abord le petit gros, comme l'on passait devant Saint-Denis, donna l'essor, par la portière, à un vol

de placards rouges; il réitéra ce lâcher toutes les fois que l'occasion s'en présenta. Puis, il exhiba de sa poche un quignon de pain, un tronçon de lard, et dévora. Dûment lesté, il tira de sa valise une paire de haltères dont les boules s'honoraient de représenter des faces de personnalités officielles, et les mania suivant le rite consacré.

Laissant reposer ces outils de gymnastique gouvernementale, il s'assit, introduisit un index dans son orbite gauche, arracha délicatement l'œil, souffla dessus, le frotta de toutes ses forces avec son mouchoir pour le faire briller, et le replaça. Il fit subir la même opération à son œil droit, m'a souvent raconté Jérôme, dont je crois, sur ce point, les souvenirs inexacts.

Intrigué, très intrigué, M. Gautrelle essaya de nouer conversation avec le singulier monsieur; mais la conversation ne se laissa pas nouer. L'inconnu fit de confuses allusions aux gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, aux yeux pochés, aux figures démolies, aux coups de pieds dans les gencives, conséquences des curiosités malsaines; il dévissa son bras gauche, l'ôta de sa manche, et, avec une clef anglaise, resserra l'écrou du coude qui s'était relâché. Lors, ce membre remis en place, et s'étant assuré que les jointures fonctionnaient bien, il saisit cette occasion de se déclarer satisfait. En foi de quoi il grimpa dans le filet, s'y étendit, absorba des alcools variés, cependant que, distraction ingénue, il s'évertuait à cracher par la fenêtre sur les wagons qui venaient en sens contraire.

Vous ne pouvez vous figurer com-

bien M. Jérôme Gautrelle désirait s'en aller.

Le train se comportait d'une façon insolite: il brûlait systématiquement toutes les gares importantes, et ne consentait à s'arrêter qu'en rase campagne, à des endroits indéterminés, veufs de toute station. Alors, un employé se promenait à grands pas devant les wagons, prononçant à voix basse des noms de localités improbables; il terminait en soufflant dans une trompette de robinettier, et le train repartait. A ces haltes, le bizarre voyageur quittait son filet en toute hâte, pour disparaître sous la banquette, et là, il imitait le cri du petit enfant qui souffre des dents.

Le soir tombait à verse. Jérôme, pantelant à l'idée de passer la nuit près de ce fol, ayant entendu le promeneur à casquette galonnée inviter les voyageurs pour... Mmmm... Mmmm... à changer de train, se rua hors du compartiment et sauta dans un autre convoi qui partit aussitôt.

Il était monté dans un train de bestiaux. Pendant le parcours, rien d'anormal, sauf la rencontre, parmi les vaches, d'un jeune homme pâle qui lui confia que, phthisique et sans fortune suffisante pour s'offrir un séjour dans quelque ferme, il remplaçait



l'air des étables — si reconstituant! — par de nocturnes voyages gratuits frauduleusement effectués en compagnie des bêtes à cornes, et s'en trouvait fort bien.

A deux heures du matin, le train s'arrêta définitivement. Jérôme Gautrelle descendit dans une gare de marchandises. Comme il cherchait à s'orienter sur le trottoir, un étranger se mit à tourner autour de lui, le dévisagea et l'aborda, confidentiel, d'un : « C'est vous la Tête-de-Veau? »

Le chef du contentieux de l'A. c. l. F. ne s'étonnait plus. Il répondit seulement : « Vous en êtes un autre. »

— Parbleu! fit l'autre d'un ton rassuré, nous sommes deux Têtes-de-Veau. On t'envoie de Paris, hein? tu trouveras ici des frères dévoués.

— Ah! tu connais mes frères. Comment vont-ils?

— A merveille. Ça marche. Le moment est venu. On n'attendait que toi, tout est prêt. Mais pourquoi cette valise? tu as apporté de la chose? Rassure-toi, nous avons ce qu'il faut, à l'instar de Paris.

— Dame, j'en savais pas.

Vraiment, Jérôme ne savait rien du tout, on le tutoyait, on lui parlait de ses frères, on l'attendait, on le prévenait que le moment était venu; il pensa : « J'y suis! Gauthrel Brothers and Co veulent faire une charge à leur cadet de Paris; ça ne prendra pas. »

L'interlocuteur reprit : « Donne ta valise. Faut pas la secouer, hein? »

— Autant que possible.

— Ça me connaît. Dépêchons. Les Têtes-de-Veau s'impatientent; tu vas manger, dormir, et demain nous visiterons les monuments.

— Je ne suis venu que pour ça.

— Oui, reprit l'autre avec un clignement d'œil rempli d'intelligence, je sais tout.

— Tu as de la chance.

— Je ne veux pas influencer sur ta détermination, mais à ta place, je choisirais la cathédrale.

— Va pour la cathédrale, fit gaiement M. Gautrelle, nous commencerons par là, et nous continuerons par le Palais de Justice.

— Fichtre! tu n'as pas peur, toi.

En route par la nuit noire, ils rencontrèrent des ombres, interrogeant le guide du voyageur : « C'est lui? — Oui. — Ah! Ah! » M. Gautrelle en inféra que sa famille était connue dans la localité.

Après mille détours à travers la ville, ils arrivèrent dans une petite maison; des gens muets, à figures terrifiées, les servaient. A plusieurs reprises, Jérôme demanda ses frères : « Ils viendront demain soir seulement, à cause des casseroles. » Quelles casseroles? Alors la charge continuait? Stupides gens, ces provinciaux! Il n'insista pas et fut dormir.

Le lendemain matin, son guide vint le chercher pour le conduire à la cathédrale (très belle, roman pur), et lui indiqua un pilier : « Vois-tu, c'est là qu'on peut obtenir le plus d'effet. » Il avait raison, l'effet était merveilleux; le vieux mystique qui sommeillait dans le cœur de Jérôme en fut éveillé.

La Mairie lui déplut :

style Carnot, commun, ennuyeux; du Maignan et du Lefèvre contre les murs, pouah!

Le compagnon indiquait l'escalier : « Qu'en penses-tu? ce coin te convient-il? »

— Non, ça manque de grandeur; mesquin.

— Tu t'y connais mieux que moi, je pensais qu'il fallait des endroits resserrés, au contraire. »

L'étrange cicerone! au Palais de Justice, style flamboyant, il insistait pour faire admirer un rentrant dans le mur. Jérôme lui reprocha de s'arrêter ainsi aux détails; on reviendrait, parbleu!

« Il est inouï de sang-froid, murmura l'autre! Y revenir! tout de même, faut-il qu'il en ait fait! »

Rentrés chez eux, le guide s'accouda sur la table, face à Jérôme :

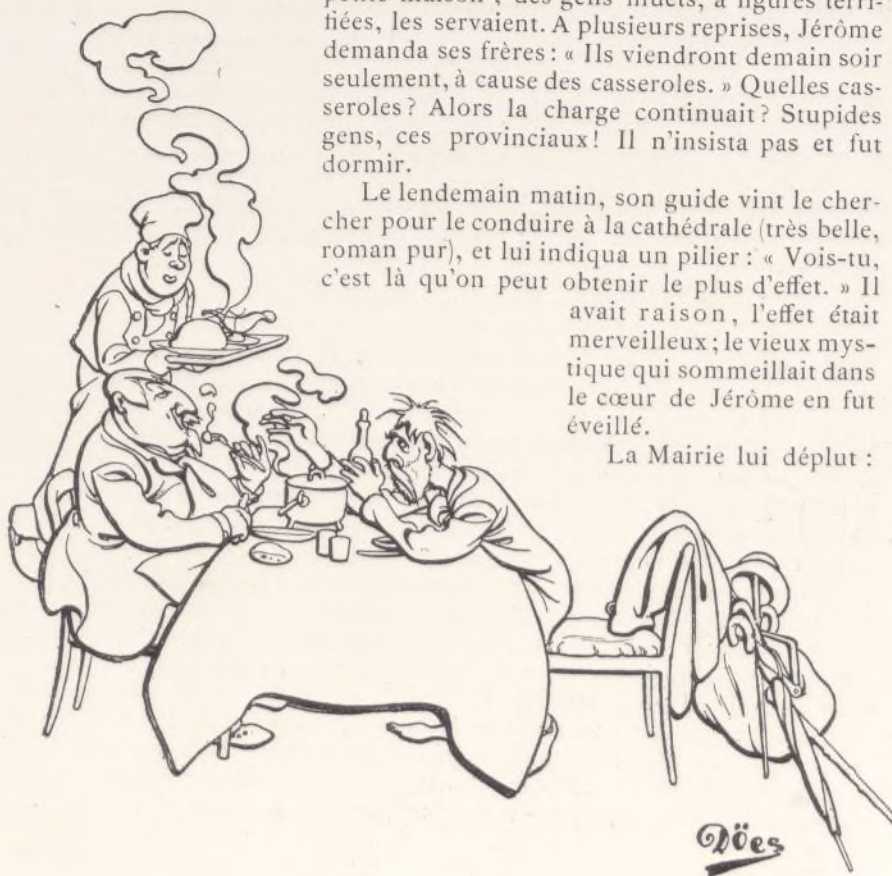
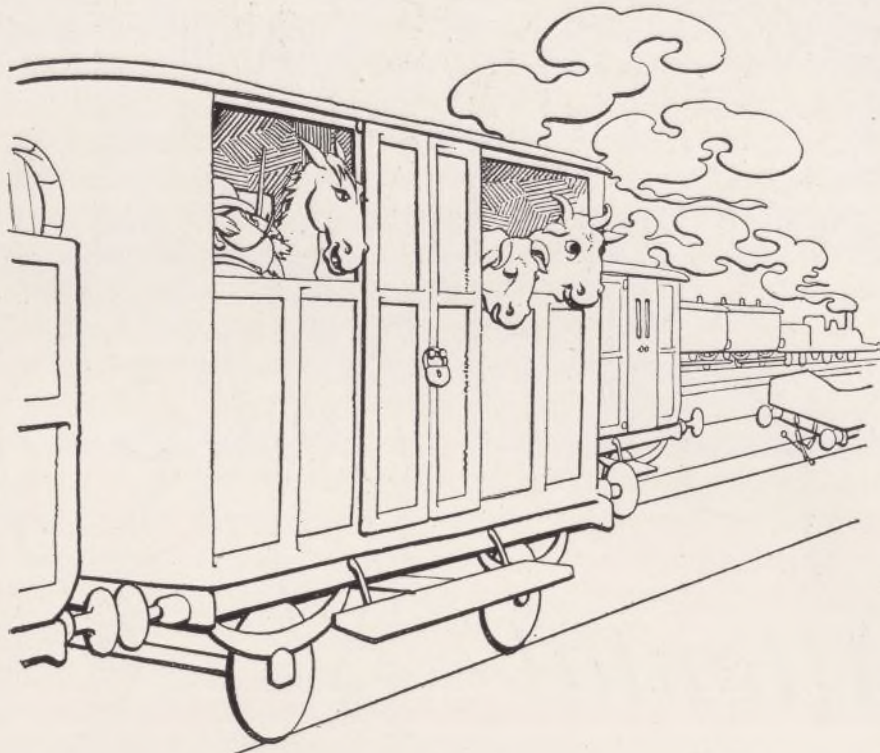
« Maintenant, fais ton choix, pas de temps à perdre, quel monument préfères-tu? »

— Décidément, mieux vaut le gothique et sa gracilité frêle, que ce roman, solide et lourd (comme ceux de Zola). Le Palais de Justice m'agréa.

— Parfait. L'idée de Loi est plus dangereuse que l'idée de Dieu. Je t'approuve.

— Merci; je n'ignore pas que j'ai du goût. Mais je voudrais bien voir mes frères avant de partir à la mer.

— Ah! tu comptes t'embarquer une fois la chose faite? Tu es



donc bien sûr de ton affaire? ce que c'est que l'habitude! La Tête-de-Veau de Paris a fait un fameux choix en t'envoyant. »

On frappa à la porte.

« C'est le comité directeur d'ici qui vient te donner les dernières instructions. »

Jérôme vit entrer trois hommes masqués, et pensa que les fumistes départementaux avaient de la persévérance. Au bout du compte, on l'avait hébergé, promené, nourri; c'était plutôt drôle.



On lui parlait bien d'une chose, qu'il était censé connaître, mais bah!... A présent, voilà qu'on lui sortait des carnavaux? il allait les recevoir de la bonne façon! Aussi, dès l'apparition des hommes masqués, il exécuta un pas de caractère, en poussant des *Trou laï trou la la* d'une remarquable pureté. Les trois inconnus étaient abrutis de stupéfaction, ils devaient blêmir sous leurs masques.

Un peu essoufflé, Jérôme leur tendit à boire, et s'égayant tout à fait :

« C'est vous les Têtes?

— Oui.

— Vous savez, je suis un bon compagnon, moi aussi.

— Nous le savons. On t'a dit de quoi il s'agissait?

— Oui, on le lui a dit, interrompit le guide. C'est un gaillard déterminé, il a jeté son dévolu sur le palais de Justice.

— Excellent choix. Hâte-toi, que tout soit fini demain à quatre heures. Aussitôt la chose faite, ne t'attarde pas ici, file en Belgique où l'on te fera tenir des subsides.

— Mais...

— Ah! nous oublions l'essentiel. Demain, on t'apportera la marmite toute préparée, il n'y aura plus qu'à l'allumer. Silence! Et souviens-toi, Gueulemer, que si jamais tu essaies de nous vendre, tu ne feras pas long feu. »

Ils sortirent avec le guide, assez majestueusement ma foi.

Jérôme ne riait plus. Voyons, était-ce bien une charge? On l'appelait Gueulemer et des hommes masqués parlaient de lui remettre des marmites suspectes. Il entrevit une catastrophe. Son hôte, tremblant, lui apporta à diner et risqua une peureuse interview :

« Compagnon Gueulemer... Hé... compagnon, c'est vrai?



— C'est demain, alors, que vous... Pfutt!...

— Que je...?

— Enfin, les compagnons l'ont dit... que vous faites... sauter le Palais de Justice?

— En voilà assez! vociféra Jérôme Gautrelle exaspéré. Voilà deux jours que ça dure, j'ai été bon garçon, mais faudrait pas abuser.

— Comme vous êtes drôle! J'en suis aussi, moi, de la Tête-de-Veau. Je suis anarchiste de père en fils, pas militant, mais de cœur. Je sais bien qu'on a fait venir un compagnon de Paris, pour un coup d'éclat, parce qu'ils ont tous le trac, ici, et ne veulent pas agir d'eux-mêmes. A preuve qu'ils sont allés vous recevoir à votre arrivée, comme c'était convenu, qu'ils vous ont montré les bons coins à faire sauter, et que demain on vous apportera la chose. Vous voyez bien que je suis au courant. Mais, je vous en prie, maniez ça délicatement et ne faites pas sauter ma boîte! Bonsoir, vous devez avoir besoin de repos. »

L'hôtelier se retira.

Ah! mille millions de marmites! Jérôme comprenait tout à cette heure. Ces idiots, évidemment, le prenaient pour l'autre, le trop fameux Gueulemer, terreur du Bourgeois. La Tête-de-Veau était une société anarchiste et ce qu'il avait pris pour une plaisan-



— Quoi? je ne m'appelle pas Gueulemer, vous m'embêtez.

— Oh! vous pouvez avoir confiance en moi, c'est pas moi qui vous vendra.

— Oui, mais vous n'avez pas fini de m'acheter? Qu'est-ce que vous voulez?

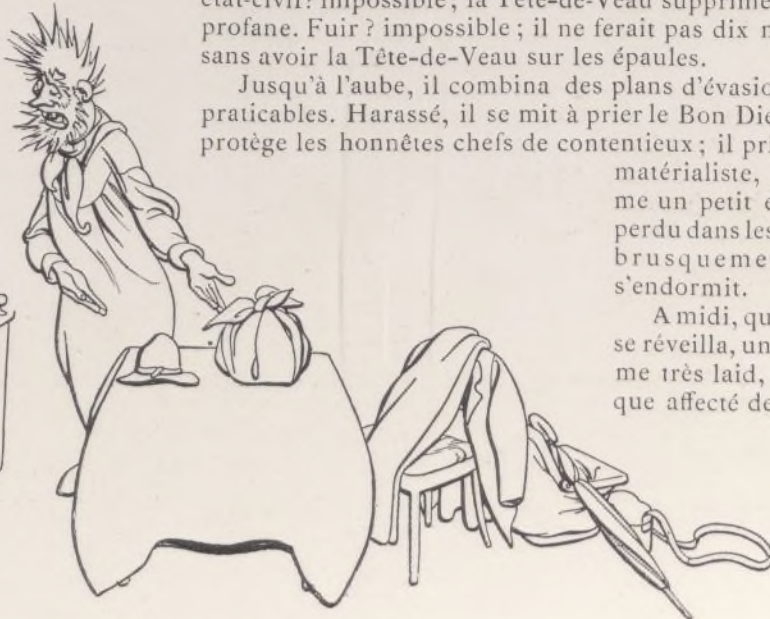


terie était un complot, où lui, Jérôme, chef du contentieux à l'Assurance contre le Funiculaire, se trouvait impliqué. On lui avait montré les monuments en détail. Il comprenait pourquoi. Ses frères? les anarchistes, parbleu! Ah! mille mill... (voir plus haut.)

Il se posa la question préalable : Que faire? Prévenir la police? impossible; on le surveillait. Déclarer son véritable état-civil? impossible; la Tête-de-Veau supprimerait le profane. Fuir? impossible; il ne ferait pas dix mètres sans avoir la Tête-de-Veau sur les épaules.

Jusqu'à l'aube, il combina des plans d'évasion impraticables. Harassé, il se mit à prier le Bon Dieu qui protège les honnêtes chefs de contentieux; il pria, lui matérialiste, comme un petit enfant perdu dans les bois; brusquement, il s'endormit.

A midi, quand il se réveilla, un homme très laid, quoi-que affecté de stra-





bisme, se tenait à son chevet; un paquet noué dans une serviette était déposé sur la table: « Je t'apporte la marmite. »

Jérôme avait tout oublié :

« Quelle marmite? Je n'ai pas demandé de marmite. »

Mais il se rappela l'horreur de la situation; il importait de dissimuler, pour gagner du temps: « Ah! ah! elle est chargée? »

Le louchon semblait hésiter. Jérôme entrevit une lueur d'espoir, il jura :

« Nom de... Bakounine! Est-elle chargée, oui ou non, espèce d'andouille? »

— Oui... et non.

— De quoi? Tu sais, j'aime pas les faux frères. Si c'est comme ça, tu peux avertir le Mou-de-Veau que je n'en suis plus. C'est pas un anarcho à la mie que Gautr... que Gueulemer! »

L'homme aux yeux divergents tomba au pied du lit et fondit en larmes :

— Non, elle n'est pas chargée! il n'y a plus moyen de la charger... Je suis seul dépositaire de la dynamite et...

— Et... répondras-tu?

— ..... Comme j'ai cinq enfants, femme malade, hiver dur, pas de travail... je l'ai vendue.

— Tu as fait ça! hurla Jérôme enthousiasmé. Tu as fait ça? Ah! mon ami, mon cher et bon ami, comme c'est vilain!

— Grâce! ne me dénonce pas. J'ai mis du plâtre dans la marmite, je pensais que tu ne t'en apercevrais pas.

— Oh! j'ai du coup d'œil, l'habitude.

— Tu es fort, toi. Mets-toi à ma place. Les explosifs, c'est pas drôle à garder chez soi; j'avais tout le temps peur de sauter. Les autres ne voulaient pas me débarrasser de la moindre parcelle, ils avaient encore plus peur que moi. Alors, un beau jour, j'ai tout vendu à un carrier.

Jérôme réfléchissait: si j'avertis la Tête dont je suis le bras, ces gaillards-là vont me retenir ici jusqu'à ce qu'ils aient fait venir d'autre dynamite. Ou bien, le vrai Gueulemer arrivera, et, de toutes façons, je suis pincé. Continuons à jouer d'audace.

« Allons, fit-il tout haut, j'ai pitié de toi, trembleur. Je ne te dénoncerai pas, mais à condition que tu m'obéisses, *perinde ac cadaver*. »

— Il sait l'anglais! il sait tout! O mon sauveur!

— Tu m'assures que cette marmite n'est pas chargée?  
— J'y ai fait cuire mes choux-raves hier soir.

— Bon. Reprends tes esprits, je file au Palais de Justice.

— Et moi je cours me bourrer les oreilles de coton pour ne pas entendre le fracas de l'explosion.

— Poule mouillée! »

Une heure après, Jérôme déposait dans un coin de la salle des Pas-Perdus l'engin inoffensif. Il allait se retirer quand il aperçut une mèche passant sous le couvercle. « Si par hasard il m'avait trompé; s'il y avait réellement quelque explosif là-dedans. Un accident est si vite arrivé; il suffit d'un fumeur distrait qui jette son cigare sur la mèche... Je la retire, c'est plus prudent. »

Il l'arrachait et la jetait quand une grosse voix le fit retourner, rauque et qui semblait sortir d'un demi-setier:

« Imbécile, c'est pas comme ça qu'on place une marmite. »

Blanc d'épouvante, il se retourna; le fou du wagon! l'homme aux halières!

« Oui, continua l'Effroyable, vous n'avez pas voulu m'attendre, vous autres, hein? Non seulement vous ne me payez pas le voyage, mais vous me flanquez un itinéraire idiot qui m'égare, et vous vous croyez assez malins pour réussir seuls sans Gueulemer? Ah! elle est chouette, la Tête-de-Veau! Heureusement j'ai pas de rancune et je vas tout de même arranger ça. Je m'y connais, peut-être bien, j'ai eu l'œil et le bras enlevés... Toi, bouffi, va guetter, du temps que j'ajuste la mèche. »

Il s'accroupit auprès de la décevante marmite.

Jérôme, trempé de sueur, se défila, courut à l'hôtel, prit sa valise sans être vu, et gagna le chemin de fer. Six heures plus tard, il était à Londres. Il n'osa rentrer à Paris qu'un mois après, malgré de quinze livres.

De Gueulemer et de la Tête-de-Veau, il n'entendit jamais plus parler.

Désormais, quand on s'entretient d'anarchie, d'explosifs, il prend des airs entendus, compétents, approbateurs.

C'est qu'il en est, lui!

WILLY.

(Illustrations de Doës).

